



LA
PAGE
BLANCHE

n°64
AVRIL 2024

LA PAGE BLANCHE

n°64

AVRIL 2024

p3 Simple poème
Pierre Lamarque
Andrew Nightingale
Philippe Jaffeux
François de Cornière
Tristan Felix & Matthieu Lorin
Jean-Michel Maubert

p7 Poètes de service
Pascal Nordmann
Romain Frezzato
Arnaud Vendès

p12 Séquences
Bruno Giffard
Tristan Felix

p14 E-poésies
Susy Desrosiers
Audrey Dumont
Angi Melania Cristea
J.-J Dorio
G&J
Luc Marsal

p17 Mission traduction
Andrew Nightingale
E.E Cummings
Mario Boro
Bob Dylan

p19 Poètes du monde
Dylan Thomas
Cédric Demangeot
Thierry Metz
Jean Follain
Fiodor Tiouttchev

p20 Zoom sur...
Roberto Bolaño
par Air

p22 Notes de...
Jean-Michel Maubert
Matthieu Lorin
Clément Gustin
Jérôme Fortin
Maheva Hellwig
Tristan Felix
Air
Bertrand Naivin

p32 Figures libres
Sandrine Cerruti

p36 Sans dessus dessous
Patrick Modolo
J.-L. Nollomont

Illustrations :

1^{ère} de couverture :
Immeuble - Jean-Claude Bouchard

Ci-contre : *Scènes de scène* - Denis Heudré

P25 : *Sans titre* - Daniel Guy

P38 : *Au-delà du dessin* - Bertrand Naivin



SIMPLE POÈME

SUR QUOI LÉON

Léon enquête pour savoir sur quoi Léon a envie d'écrire...
Quelque chose d'universel, de personnel, ou quelque chose
d'un temps singulier ?

Temps attachant, toujours en place dans son cœur. Émouvant...
à la pitié, à la fureur... Excitant : les mains aux hanches de la charrue.
Bouleversant comme Isabelle Huppert. Poignant - Si grosses, si dures !
Captivant sous sa loi d'amour... Passionnant (plus passionné que passionnant).
Saisissant comme le froid.

Léon cerne. Léon enrichit. Léon déplace. Léon prend
des mesures. Léon fait des recherches. Léon étudie.

Calcule en prenant la charge du poème comme unité,
consulte sur la possibilité de faire un détour, essaye sans exagérer,
chine et s'échine, court avec impétuosité, par un mouvement
alternatif des jambes prenant appui sur le sol, avec une phase
de suspension en l'air, sans appui.

Léon court vite en fouillant à travers ses poches,
languissant, regrettant l'absence des étoiles filantes - hélas suivies de déceptions,
languissant avec l'emportement d'un désir fou - dont l'idée seule nous enlève et nous suspend,
désir qui est le langage de l'amour d'un grand gaillard, et fouille, fouillant, fourrageant,
scrutant, se penchant, sondant, farfouillant, fouinant, furetant, interrogeant, inventant,
questionnant encore, réfléchissant, s'évertuant, se demandant..

Rayon	Catégorie	Oct	Nov	Déc
Fruits et légumes	Légumes	30000	80000	30000
Fruits et légumes	Fruits	10000	30000	40000
Boulangerie	Pains	30000	15000	20000
Boulangerie	Desserts	25000	80000	120000
Épicerie	Sandwich	80000	40000	20000
Épicerie	Salades	90000	35000	25000
Viande	Bœuf	90000	110000	200000
Viande	Poulet	75000	82000	150000

La semaine prochaine : AU SECOURS LA MAISON S'ÉCROULE.

PIERRE LAMARQUE

Un humain est un nombre pair
et ce macabre nombre qui écrit
à auto-usage
d'obscènes lambeaux de peau,
donne de légers coups de stylo qui touchent à peine la page,
gestes d'ailes disparaissant dans le ciel blanc,
un éternuement, et un mouchoir pour essuyer ce visage, ensuite
le rêve continue.

ANDREW NIGHTINGALE
trad G&J

La toile d'une araignée architecture l'art de piéger un tableau poussiéreux
Un éveil bestial enfièvre une biche qui éradique un dessin animé mignon
Un chamois équilibre l'agilité de ses bonds avec l'élan accidenté d'une montagne
Un chat divin momifie son propriétaire domestiqué par les caresses de son destin
Les cris ultra-soniques d'un chien de prairie s'émancipent d'un monde audible
Un chiot adopté par son traumatisme sépare son maître de sa mère illégitime
Une menace flottante attache le nœud d'un tronc d'arbre à l'oeil d'un crocodile
La terre prend la forme d'un hérisson qui défend chaque résurrection du soleil
Le jeu d'une rivière capture l'appétit d'un poisson qui nourrit les ébats d'une loutre
Un milan royal observe son cri avec ses yeux recueillis dans une contemplation
Un narval se tortille autour de sa corne pour défendre une légende extravagante
Une pulsion mélangée avec des mutations isole l'étrangeté d'un ornithorynque
Le tao d'un panda camoufle la dynamique d'une harmonie noire et blanche
Le corps d'un tapir déploie une étrangeté qui trompe un équilibre convenu
Un quetzal flotte au cœur d'un drapeau sacrifié à l'ardeur de l'âme maya
Le feu d'un mythe attise une grâce qui convertit l'alchimie en une salamandre
Un serpent liane s'enroule autour d'une couleur pendue à un arbre ensorcelé
La langue d'un tamanoir interpelle le silence insatiable d'une faim innommable
Des tortillons asticotent un sol manipulé par l'insensibilité d'un ver de terre

PHILIPPE JAFFEUX
Extrait de « De l'abeille au zèbre », édition L'atelier de l'agneau, 2023.

LA PHOTO DE CHEZ NOUS

Voilà. C'était la dernière fois
que je refermais la porte
qui donnait sur la rue.

J'avais dit à la nouvelle propriétaire
que je lui laisserais les clés
dans la boîte aux lettres
et merci de me permettre
de dormir ici encore une nuit.

Les clés avaient fait toc
au fond de la boîte.
Impossible de revenir en arrière maintenant
impossible de remonter l'escalier
qui menait au jardin
de notre amour d'hier.

Je me revois sur le trottoir d'en face
je regarde notre maison les garages
les fenêtres - de droite à gauche
le séjour ton bureau la salle de bains.

Avant de tout quitter
j'ai fait - de la rue -
la photo de chez nous

Aux feux de la venelle
j'ai vite tourné à gauche
et pris la direction d'ailleurs.

J'ai roulé sans m'arrêter
comme on remonte jusqu'au col
une fermeture éclair de trente-cinq ans
pour se protéger du temps.

FRANÇOIS DE CORNIÈRE
Ça tient à quoi, Le Castor Astral



LE FUYARD

J'ai fendu des trêves, réduit en poussière les anciens coups de
crayon. Evidemment, il m'a fallu croiser l'insomnie, l'embrasser
comme une amante ou une carrière.

Mais, désormais, je suis le cercle que l'on parcourt, la ronde
avançant à pas feutrés et qui traîne avec elle :
les questions obsolètes,
les oiseaux de proie,
les nuisibles qui rongent les corps

Rien d'autre que les images déformées du remords, vous avez
raison. Savez-vous, docteur, mes entrailles brillent désormais
de leur transparence et répandent autour d'elles une saine
odeur de calcaire :

le fuyard qui s'agrippe en moi n'en a plus pour très longtemps.

TRISTAN FELIX (dessin, bic noir sur papier, 21 cm x 29.7 cm)
✉ **MATTHIEU LORIN** (texte)

CREUSER

[POÈME]

creuser comment c'est seul creuser ramper proche de la surface d'abord
s'enfoncer persévère image dehors collines blocs de ferrailles ciel balbutiant
grincements ça frotte casse roulements et cogne s'écrasent tôles compression
creux cette glaise bassin cratère boue buvant l'eau au bord chien lapant
silhouette découpée noire mâchoire s'ouvre baille vers une haute lueur étouffée
cet aplat l'éclat froid ciel gris œil noir qui te regarde t'enfoncer interrogateur
creuse c'est un début

entre les arbres robe noire ton corps somnolant un autre état puis masquée
de blanc accroupie un chemin entre les arbres nus des bancs vides une
main passe devant ton visage cheveux front bouche fenêtre rectangle de
lumière blanche visage statue voilé transparence des feuillages secs cassants
dans la main dentelles noires tes yeux soulignés d'ombre forêt tronc d'arbre
écorce grumelleuse une maison ventre clos à l'arrière plan feuilles jonchant
le sol lumière voilée soleil de terre noire tourbillon creux corneilles maison
oubliée délabrement abîme bois une silhouette se dégradant vers l'invisible
dans la lumière granuleuse sa poussière ville bombardée brûlée immeubles
décomposés bus renversé sur le côté voitures fracassées blancheur du matin
aveuglante un oiseau ailes déployées comme suspendu un instant

une jeune femme emmitouflée et un âne dans la brume maison blanche
fantôme au loin arbres avalés par l'opacité le silence des oiseaux sortent de ta
poitrine comme s'échappant de ta cage thoracique peau pâle dénudée le daim
à tes côtés dans le lit matin lumière froide grise vaguement bleutée solitude
tes long cheveux sur ta peau nue tes côtes apparentes le drap fragment mur
en dégradé de gris le jour devenu rêve fragile apparition des larmes lumières
secrètes la solitude au fond des nuits sous-bois l'humidité matière ombreuse
l'oubli tableau de l'homme papillon animalcule inachevé petite tête blanche
comme un masque d'outre-monde brindilles

cagoule tête visage terreux plâtreux à peine les orbites se dessinent corps de
terre malaxé mains griffues pointes posées sur la poitrine jeune femme tête
bandée masque blanc brindilles tiges poussant sur le crâne le sein devenant
terre crevassée hurler visage se déformant défiguré au sein d'une forme cassée
en désagrégation ce fantôme ainsi glaise du visage devenant son cri cet
étirement feu toxique dur son ciel mourant grince brûlé à blanc

explosante fixe casse ce gramme d'air une forme planète caillasse mur crucifié
veaux crochets sang caillé hurle loin feu au creux des reins sel membres
dispersés éclats une mine artère chue bouche s'enfuir le trou cœur amour
opère le sein aréole feu blême charrue drap boue terne chair draine la peur mur
cette mare salée elle se noie broyer sec cette lumière minérale chambre du mort

JEAN-MICHEL MAUBERT

POÈTES DE SERVICE

Pascal Nordmann

Pascal Nordmann, écrivain, plasticien et homme de théâtre. Élève de l'école Lecoq, à Paris, En 1986, il fonde, en Allemagne, le «Chairos Theater» pour lequel il écrit des textes, met en scène et crée décors et accessoires. Son travail de plasticien (films, image, sculptures animées) est exposé à partir de 1999. Mène de front plusieurs œuvres (littérature, écriture dramatique, arts plastiques et informatique). Créateur de l'ENCYCLOPÉDIE MUTANTE, générateur automatique de textes. Depuis 2020: FIL INFO, chronique d'actualité, hebdomadaire. https://www.pascal-nordmann.com/machines_texte_infos.php

FIL INFO POÈMES D'ACTUALITÉ

nous mettons du sens là où il n'y en a aucun

Houston, Texas. D'importants documents à verser au dossier de la conquête lunaire viennent de faire leur apparition. L'astre n'aurait pas été complètement désert. Il s'y serait trouvé une casserole. Une Grande Casserole. L'objet, doué de parole, se serait exprimé. Seulement, il se serait contenté de donner la recette d'une sauce tomate italienne aux olives et au basilic. C'est ce dernier point qui aurait décidé les autorités à tenir secrète son existence.

Science et vie 27.03.2021

Tanger. Dans une aquarelle du carnet que le peintre Delacroix ramena du Maroc, l'on distingue une bougie allumée sur un toit de Meknès. La même lueur brille sous la plume du poète apocryphe Jean Théé de Troyes, dans l'œuvre de Jorge-Luis Borges. C'est encore cette flamme qui s'alluma dans mon cœur le jour où s'endormit au creux de ma paume un escargot que j'avais recueilli. Lorsque la terre brûlera sera-ce toujours la même flamme ?

Tribune des arts 21.08.2021

Paris. Ce couturier taille des vêtements dans la pluie qui tombe. Quelques gouttes, un peu de brume et voici le col. Le fond d'un nuage, trois flocons de neige pour les manches: le tour est joué. A travers le monde, on s'arrache ses manteaux de pluie. Mais pourquoi cet homme de grand talent et de si bon goût, pourquoi cet homme si doué est-il incapable de donner un toit à ceux qui, ayant perdu le leur, vivent sur le trottoir devant son atelier?

Les échos de la mode 28.08.2021

Rome. Dix-huit chiens discutent derrière une église. L'existence est courte, si courte! A peine commencée, déjà terminée. Il faudrait sauver ce que l'on peut. La mémoire, les amours, les bateaux, la lumière, les moineaux. Un monde sans moineaux? Impossible! On s'échauffe. On monte des plans. On organise le sauvetage des moineaux. Tous les moineaux? Le plus grand nombre possible. Mais la lune se couche, on se secoue, il est l'heure. On rentre chez soi.

Il gazzettino 18.09.2021

Chamonix. Cette année encore, le mont Blanc s'est déplacé. Trente centimètres vers le sud. Notre reporter a voulu en savoir plus. - Vous bougez, Monsieur? - Je pars, Monsieur. - Nos vallées ne vous plaisent plus? - Il y a un homme, Monsieur. Régulièrement, il plante son drapeau et hurle vive la patrie! Je n'en peux plus. Je suis un admirateur des Carnets d'orient du peintre Delacroix. J'irai m'établir dans l'Atlas marocain. On y fait, dit-on, un thé de menthe revigorant.

Le Dauphiné libéré 08.01.2022

Saint-Ouen. Un bougeoir d'argent s'entretient avec un collègue. 'Le métier est ingrat! Porter la même bougie des années durant dans le silence, sans jamais se plaindre, la crampe guette, les doigts sont gourds, on a soif, les tempes bourdonnent, il faut attendre que quelqu'un allume et lorsque cela arrive c'est la bougie que vous portez que l'on remarque, pas vous. Je crois que je vais lancer quelques fusées, quelques obus sur une ville, n'importe où. Parions qu'alors on me remarquera enfin.'

Journal des chiffonniers 23.07.2022

Wilmington. Une fraise s'adresse au président des États-Unis. - Je vous trouve le teint bien pâle. - C'est qu'il est épuisant de devoir faire tourner le monde. Rien ne va jamais comme vous le voulez. L'eau des mers monte, la pluie manque, les virus sont partout et je ne vous parle pas de politique. - Allons, allons, il vous faut des vitamines et quelques litres d'un bon pesticide pour vous protéger, c'est tout! Pour le pesticide, j'aurais une adresse, je vais vous la donner. Ils sont très bien, vous verrez.

East coast observer 20.08.2022

Romain Frezzato

Romain Frezzato a publié en octobre 2023 un premier recueil aux éditions de la Crypte intitulé COMME UN DAVID AUX TESTICULES TOMBÉS. Un autre verra le jour à l'Atelier Contemporain, courant 2024, sous le nom de MONDE MINIME. Il fait paraître des textes en revues (Triages, Rehauts, Place de la Sorbonne, Lichen, Cuni Lingus, etc.) et contribue régulièrement à Poesibao par des recensions d'ouvrages poétiques.

DE PARMİ LES BARBARES

Tu m'as donné ce droit d'accès : le nez les yeux l'iris la bouche ; même le dessin de tes sourcils, / tu m'as offert : de témoigner de mon vivant de la réalité de ça : tes mâchoires tes dents ; / jusqu'au détail des pommettes, jusqu'au rose des pigments – longueur des cils : ok ; / l'arrondi de ça le vertigineux : auquel tu m'obliges, pupilles canines oreilles :

ok, la courbe des joues l'arc des paupières la déclivité générale de cette tête : d'accord ; / d'accord aussi : la langue les lobes ; d'accord le front d'accord : la symétrie profil droit profil gauche / et quand tu joins tout ça par la couture du nez : d'accord ; d'accord : le cou le menton les commissures les pores ; / d'accord : tes lèvres qui s'écartent au passage de l'air de l'eau de moi ; d'accord : les veines sur tes tempes,

le sang derrière la boîte et tes pensées qui font : comme des vagues sous la peau ; / l'hystérisation de tes clavicules, l'escalade sur ta colonne des paroles sans poignets, / ok d'accord tes aréoles puis le bûcher ta poitrine, de ton pubis les poils

qui te remontent jusqu'au nom du nombril, la brioche de ta panse (sertie, ta vulve / en pente douce qui s'équilibre : dans l'idée de happer et le désir de bruire) ! / Tu m'as donné accès à ça – aussi durable que l'évocation que j'en fais, aussi long que les mots :

OK¹.

¹ Quand je serai habitué : à la façon dont tes chevilles relient tes jambes à tes pieds ; quand j'aurai : / perdu la coutume de ta danse sous la douche et de tes orteils qui me coupent / la respiration, quand ça n'aura plus de mystère tes narines ta langue tes oreilles percées, / tes ongles, gobés, tes bleus, le sang : au pourtour de ta vulve ;

quand les énigmes des morves ne seront plus mouchées et les pointes émoussées / de tes poils, quand ne seront plus ravalées les salives du c'était quoi / ÇA – ? – ça venait d'où ça – ? – c'était si bien – ? – et quand je me trompais / sur ta personne, le nom de l'être qui dégouline à mesure que tu frappes

ton sexe, le périnée enduit d'un flux d'aucun homme craché, mes jambes / écartées pour que passe du bas-texte le latex compact, mais bien évidemment / il y a tes sphincters, et la surprise toujours intacte du chapeau prestigieux ;

quand j'aurai désappris les protocoles de rapprochement, la versatilité des indices corporels, / quand il ne restera que les notifications d'une bouche ouverte au dis-moi quoi, alors seulement commencera / l'amour et avec lui : les précipitations, l'intégrité de ta personne. Dessous : la paupière haute.

Dessus : la paupière basse.

(extrait d'un recueil en cours)

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ESTHÉTIQUE DE JEAN RUSTIN

Frénésie figurative. Boulimie d'huile et d'acrylique. D'abord hébété par les postures des gisants de Rustin. L'organité de l'ensemble. Corps vaguement bedonnants. Avec sous la panse les sexes. Leur trituration. Ou le simple empaument. Précision des prépuces et des glands. Prise de conscience d'un coup de la tripe qui nous fait. Se pose le problème de la possibilité d'une représentation pénienne. D'une figuration vulvaire. Flacidité des formes. Rouge aperture des lèvres. Pourtours et pigments. Vaginalité de toutes. Vaginalité de tous. Figurations du trou : narines. Figurations du trou : les yeux. Figurations du trou : nombril. Fond noir, fond bleu : vagin, aussi ? Beauté des mains peintes. Perfection du contour. Verges impeccables et tristes. Les étalages, les poses, les accroupissements. Affleure le vulnérable. Impossible de ne pas s'attrister de ces têtes. L'hagard, le perclus. Flaccidité de tout, même des ombres. Les fesses : des poches. Et toutes les stations disent la chute. Tristesse de ces bites, de ces peaux. Je note : la récurrence des boîtes électriques, des interrupteurs, des prises, des portes donnant sur des couloirs, du retroussage des pantalons. Et cette acrylique glaçante. Parfois, l'œil oscille, entre innocence et culpabilité. Me passionnent ces mains qui fourragent des sexes, ces paumes, ce pileux des structures. Et l'émotion de ce pénis contrit entre les cuisses d'un reste d'homme. Avec malgré tout l'androgynie totale. L'incapacité d'attribuer un genre, malgré l'organe, le spectacle qu'on s'en fait. Viscère scrupuleux de ça. Ce quasi sang, aussi. Reste simiesque dans le bas de la face. Bien sûr : les parois et les sols. Les ombres qui se déréalisent. Tabourets juchés sur l'absence. Magnanimité des fronts. Là se brouillent des mimiques, là l'arcade mise au net. Le néant qui s'immisce dans un trou de narine, dans une bouche qu'on jurerait baveuse. Et l'empathie qu'il faut pour s'emparer de ces viandes dépourvues. Jusqu'à la tignasse. Jusqu'aux dents. Jusqu'aux proportions. Flaccidité d'existences livrée pour nous dans la plus complète nudité. Et la bienveillance de cet œil de peintre qui nous dit ça, le montre. Puissance de cette lumière. Douceur de cette lumière. Humanité de cette lumière qui donne sur le fini des chairs, qui donne sur l'ombre, non pas découpé par l'être mais qui s'attèle à : la découpe brutale de ça.

Arnaud Vendès

Je suis Arnaud Vendès né le 28 avril 1963 à La Rochelle.

Mon entrée en poésie est tardive. La rencontre avec les mots de Saint John Perse et Jacques Dupin ont déclenché mon écriture. La suite, je ne la connais pas encore, car il n'y a de richesses que d'hommes et de femmes.

TÊTES QUI PARLENT

J'ai le rire au bord de l'âme
Fenêtre ouverte sur le vide

Je me déchire
Je m'échappe
Je tombe en solitude
Tes couleurs s'effacent

Mon fidèle amour
Tu es pierre de liberté
Soleil de glace
Sourire d'ombre

La lumière se retire
Mon corps reconnaît la demeure de ton sang

Blanche est la paix qui baigne tes paroles
Fleur d'enfance partie en silence
Vide, vide est ma bouche

Seul, un sourire minéral nous consume

EXILÉ

Vieux voyageur
Au feu invisible
J'ai l'âge de l'oubli

Ma langue est différente
Mes pieds sont brûlés
Je suis en pays étranger

Le vent des naufrages
Trace une route
Plus grande que moi

Mes bras en archipel
Sous un morceau de ciel
J'ai oublié ton visage

LE SERMENT DE L'AMULETTE

Dans le feu
C'est mon corps qui fond
Sans atteindre le sol

Sur les années vertes
La poussière de mes os
Se dépose en un lit de terre rouge
Que tes doigts pétrissent en silence

Ma famille de chair
Vivait sous le ciel
Libre de porter plus loin
Les gestes de nos ancêtres

La pluie par ses veines
Nous jette à la face
Ses ombres mortes

Sous le sable repose
Les dalles de granit rose
Que le désert avale
Dans le sel ensanglanté
D'une mer disparue

CŒUR NOMADE

Je regarde dans les yeux
Les os saillants du paysage
Je cherche l'empreinte de ton cœur

Décharnés sous les vents affamés
Dans le silence rongé des forêts d'altitude
Les pieds nus je cours à la vie

Livré au pillage
Les roches acérées des côtes déchiquetées
Sont mes armes blanches

Le ciel en flammes
L'ombre se courbe
Je ne peux retenir mes jours

Les algues en linceul conteraient notre histoire

SÉQUENCES

BRUNO GIFFARD

Une larme creuse mes traits
use la voie lactée
jusqu'au fin fond des gouffres d'astres
elle fait désespérer
d'épaules sur terre jamais

La clef du ventre hurle
lapidaires besoins abrupts
cordes à nerfs sous le manteau
ce barrage cellulaire rompu
marque nos scrupules
d'animal veillant sa place
au secret exclusif du tourment
nappe sur la bouche du feu

La saignée du silence
procure une épaisse ligne noire

également cette ombre bouillante
dont plane le pli au ciel

front garrotté assénant
périlleux motus crépusculaires

Membres lacés dans leur socle
veines encore pleines du rêve fixe
d'installer l'azur

alors que les pensées fusent et s'enlisent
couronne de trafic

une jeunesse passe
entourée de rires forte de ses roues

frôle et rase
mon rôle déjà muet
ébranle la peau tirant d'effort

figé à l'ombre des arbres

regards battus par la mémoire
traits barricadés en poids d'offrande
place longeant dès lors
le solstice du maquillage

sous des plumes glissantes
d'aléatoires numéros de saison coffrent
d'une banquise la part de rides

Cette fenêtre

par laquelle tes yeux participent
à la sortie du second corps
tendu d'émancipation
liant crachés ses moindres pactes

ma conscience au milieu d'autres
ressasse en tas l'océan
rompue devant ton sourire
s'arrête de jouer faute de peau

sur vide

TRISTAN FELIX

LES VEILLEURS

Les veilleurs ont un œil sur la mort.
Au seuil de ma conscience, nous sommes huit ∞ comme l'infini
qui s'allonge en dépit du bon sens
Fais le point sur mon cadre
tu y verras un bleu de pourpre dans ton œil
Il saignera vers le ciel qui, chaque jour,
pleut son alphabet pour oser nommer
ce qui t'émeut

LA CASSE

Casse-toi, le neuf
la golden bouille
l'éhonté maître des vierges
Ici on te recycle la mémoire jusqu'à l'enfance utérine
on te pend aux cordes de tes errances
On fait sonner la rouille et les carcasses dansent jusqu'à l'ivresse
J'y fais mon trou quitte à me couper du monde aux dents de la scie-sabre
Avec une pelle je me retourne et me recouvre

POUR UN PREMIER SON PUR

On ne regarde pas assez les paysages qui sont des visages aux terres arrachées
Il faut les arpenter sans crier, son propre territoire sur le dos,
dûment cousu au rêve du monde
Viens, je te prête ma joie, caresse-moi les dents, lifte-moi l'âme qu'on s'écoute enfin
au-delà de la rumeur des villes où s'orchestrent les glyphes du pouvoir
Je m'élève des lèvres pour un premier son pur

E-POÉSIES

MEMBRANE

Au coucher à l'aube À certaines heures creuses du jour et de la nuit L'absence d'une empreinte sur la peau Le négatif d'une étreinte

La solitude de mon corps dans l'espace

LANGUEUR

j'ai épuisé ma plume
jusqu'au bout de moi
jusqu'à plus rien

la gorge pleine de roches
ma voix s'étrangle
mes mains deviennent muettes

je m'é gare dans mes silences

*

j'erre dans des ailleurs
habite des espaces
qui ne m'appartiennent pas
j'incarne des chairs inconnues
respire une autre vie
me perds dans de nouveaux visages
je meurs une fois de plus

SUSY DESROSIERS

Le roulis vertigineux du train Les forêts sombres et dorées Les nuages moutonnants
Irradiés de lumière

L'atome de mon corps dans l'espace

Les regards fulgurants et limpides Les chorégraphies invisibles d'arabesques enlacées
Les éclairs de pensées qui se croisent L'aimant de mon corps dans l'espace

Les mots Les sons Les ponts dessinés entre les hommes

L'écho de mon corps dans l'espace

Les parures humaines Les grâces les façades les gonflements Les rôles les fissures les rayonnements

L'enceinte de mon corps dans l'espace

Le vert lumineux de l'herbe L'haleine chaude du vent Le bain de roses et de tilleuls
L'accord soudain d'un contrepoint d'oiseaux

L'empreinte de mon corps dans l'espace

De pas en pas De boucles en boucles Toujours je reviens À ce point

Les contours de ma solitude dans l'espace

AUDREY DUMONT

MOTOCROSS

mon père comptait les jours, les calculait, il refusait tout excès de jeunesse
les années soixante-dix sont venues sur lui sans invitation avec leurs bolides rouges
ils ont renversé son calme modeste
maintenant il a le temps de se rappeler ce moment
quand sa fille n'existait pas et qu'il conduisait des motos avec une seule main
frappant des rochers et des filles qui rêvaient de grandes villes
papa riait toujours avec des cheveux noirs dans les yeux
il a vu des quartiers entiers pousser sur les chaumes
et il a senti que la terre s'arrêtait de tourner
puis il a été embauché, il était le plus bel ouvrier de l'usine de tracteurs et sa vie s'est calmée
J'ai toujours su que papa était parfait et
je ne peux pas le changer
c'est pourquoi je n'ai pas attendu le feedback des minutes
moins calculé que mon père je vivais à gauche de mon désordre mental
puis je suis monté dans la vieille ville en répétant le texte millimétré comme un figurant
mais même à ce jour je n'ai pas trouvé les démons des mots pour m'interpeller
ce papa n'a plus ses jours précisément comptés avec l'envie de vivre dans un verre comme un étrange cachalot
assis près de la fontaine artésienne il regarde les colombes roucouler
sur un monde sans guerre

ANGI MELANIA CRISTEA

LA NUIT BLANCHE

La Nuit blanche c'est comme une poussière qui achève bien les stylos
La Nuit blanche c'est comme un visage en deuil de noir et de blanc
La Nuit blanche c'est le petit veau étoilé qui perce la poche sanglante de sa mère
La Nuit blanche c'est l'énergie qui oscille entre brillance et matité

La Nuit blanche c'est le revolver d'acacia
La Nuit blanche c'est le silence tiré à quatre épingles
La Nuit blanche c'est l'œuf cosmique qui sort de la lagune de Tenochtitlán
La Nuit blanche c'est le lin et le lien de tous les travailleurs
de la vingt-cinquième heure
La Nuit blanche se promène sur le dos des yacks noirs
La Nuit blanche jette son voile et ses graviers volcaniques
Sur la plage sans pavés
La Nuit blanche c'est le sel et le lait
L'hésitation du stylo sur la page de craie
Miel et cendres
Titre blanc

J.-J DORIO

POÈME

Je barbote dans le poème, mon corps subit les **vagues** et l'eau.

Je sais nager au **sens** où je sais composer mes **rapports**
avec la vague, avec les **éléments**, au point que je connais
les essences dont dépendent les rapports, et je sais ce que
sont l'eau, l'onde, la vague,, le principe d'Archimède,
leurs causes, etc.

l'opère donc un **passage** de la science expérimentale de la
Nature à la vérité comme conception immanente de la connaissance
poétique.

☞

CONSTAT À L'AMIABLE

Je frôle la correctionnelle
la danse de rappel
j'ai l'âge de m'envoyer en l'air
de me faire la fête
de me tenir tête

Aujourd'hui
je mène une vie de brouette
avec une roue devant
moi qui n'ai jamais porté d'enfant
sec comme un poulet
vide comme une bassine

Avec mes yeux brouillés
mes doigts rouillés
j'écris des mots d'argent
des mots que j'attrape à la volée
face au vent
je les empile jour après jour
comme des carnets d'amour

Le soir je dors au fond du jardin
j'enchaîne les rêves
j'imagine demain
ma vie d'après comme un avant
je me rappelle l'épaisseur des gens
le frottement des visages
l'odeur de leur regard
les retrouvailles

Et le matin tout me revient
chaque jour un peu moins
tout ça est déjà loin

LUC MARSAL

Poème extrait de *Les neiges éternelles*, éditions « L'échappée belle », 2024

MISSION TRADUCTION

Je suis ombre de diamant
je suis souffle de poisson
je suis celui-là que tu aimes détester
je suis un maître noeud
qui empêche l'obsidienne de se briser
par la douleur de l'esprit.
Je ne suis rien, vraiment
détache-moi, je t'en supplie
ensemble nous pouvons être libres

ANDREW NIGHTINGALE

Trad. : G&J.

tu as dit Est-il
quelque chose de vivant ou mort plus beau
que mon corps, à tenir entre tes doigts
(toujours un peu tremblants ?)
Te regardant
dans les yeux Rien, ai-je dit, sauf
l'air du printemps qui sent à jamais et pour toujours.

... et à travers la treille qui bougeait comme
si une main était touchée par une
main (qui
bougeait comme si
des doigts touchaient le sein
d'une fille,
légèrement)

Croyez-vous à toujours, demanda
le vent à la pluie
Je suis trop occupée avec
mes fleurs pour croire, répondit la pluie

E. E CUMMINGS

Trad. : G&J.

L'HOMME EN MOI

L'homme en moi sera plutôt bon pour tout
Et en retour, il demanderait bien peu
Faut une femme comme toi
Pour atteindre l'homme en moi

Des nuages en tempête font rage autour de ma porte
Je me dis je pourrais plus tenir longtemps
Faut une femme dans ton genre
Qui trouve l'homme en moi

Mais, oh, quel sentiment merveilleux
Juste savoir que tu es proche
Cela m'embobine le cœur
De mes orteils jusqu'à mes oreilles

L'homme en moi se cache des fois pour ne pas être vu
Mais c'est juste qu'il ne veut pas devenir machine
Il fallait une femme comme toi
Pour atteindre l'homme en moi

BOB DYLAN

Trad. : G&J.

I

On ressent le poids comme des cheveux sur les épaules
les pores qui se resserrent pour ne pas laisser passer l'eau

le frottement toujours lorsqu'une coïncidence se produit.

Mais ils disent qu'aujourd'hui le poids du temps est irréal
il ressemble à l'air siphonné par les insectes

qui se nourrissent de sang et parfois meurent
sous la paume de la main.

II

La conscience se détache, au-dessus de nous un miroir
nous voit, traces, flotter dans une piscine

Il voit la peau sale du sang de tant de monde compressé dans
[une tache -
les meubles fléchis sont doigts végétaux, le circuit électrique
[dissous
une pensée de soumission, la pure pensée de se redonner
[au temps.

III

Nous disparaissions dans l'eau. Nos maisons sont de l'eau
elles cachent sur la paume le condensat des personnes

l'idée qu'en l'observant nous nous transformons
écrasés avec les autres dans une tache.

IV

Puis, pour se voir, la conscience a déchiré un câble
elle le brise avec ses dents, les doigts ébréchés par le fil électrique

elle ressent la tache de sang ouverte -
elle a trempé le fil dans l'eau...

V

La conscience séparée du corps a ressenti le temps
[se nettoyer
dans la maison comme dans une baignoire une lumière de fond
les meubles fléchis sont doigts végétaux, le circuit électrique
[dissous
une poussière, une perspective, un fil incandescent

le temps qui est coïncidence, l'histoire de tous et d'une personne
transparent hors du barycentre dans l'eau

sans poids, il vit et voit

MARIO BORO

Trad : Lorenzo Foltran

POÈTES DU MONDE

LA COLLINE AUX FOUGÈRES

Alors j'allais jeune et souple sous les branches des pommiers
Près de la maison berçante et heureux comme l'herbe est verte,
 La nuit au-dessus de la vallée étoilée,
 Le temps me laissait clamer et gravir
 Doré dans les beaux jours de ses yeux,
Et honoré parmi les chariots, j'étais prince des villes de pommes
Et, sous ce temps-là, seigneur des arbres et feuilles
 Au traînes d'orge et de marguerites
 Je descendais les rivières de la lumière immature.

DYLAN THOMAS

extrait de *La colline aux fougères* in *Vision et prières et autres poèmes*
Poésie Gallimard
Trad : Alain Suied

Un autre (un
salaud) a
passé par là :

a écrit OURS
NON

: quel con. J'
achève son œuvre
en traçant les lettres manquantes :

VIVE L'
AUX CONS

& hop.

CÉDRIC DEMANGEOT

& Ferrailleurs, éditions Grèges

Sur la plage blanche
où sèchent les barques
- métamorphoses des masques -
l'écume du dieu
caresse les femmes, les terriennes
qui tressent sur le sable
l'étui bleu
de son sexe.

THIERRY METZ

Poésies 1978 - 1997, éditions Pierre Mainard

Sans pouvoir
imiter l'oiseau
la guenille pend sur la branche
rouge près de la pomme douce
l'oiseau envolé et la pomme tombée
elle reste
manifestant le froid des âges
et la couleur dans le silence ;
des hommes raisonnent
dans une époque sombre
non loin de ce lambeau marquant seul l'espace.

JEAN FOLLAIN (1903-1971)

Des heures, éditions Gallimard, 1960

SILENTIUM !

Tais-toi, et garde en toi
Tes sentiments et tes rêves.
Dans les profondeurs de ton âme,
Qu'ils s'élèvent et déclinent
En silence, comme les étoiles dans la nuit.
Sache les contempler et te taire.

Le cœur - saurait-il s'exprimer ?
Un autre - saurait-il te comprendre ?
Peut-il entrer dans ta raison de vivre ?
Toute pensée qui s'exprime est mensonge.
En les faisant éclater, tu troubleras tes sources.
Sache seulement t'en nourrir et te taire.

Apprendre à ne vivre qu'en soi-même !
Dans ton âme est tout un monde
De pensées magiques et mystérieuses.
Le bruit du dehors les assourdira
Les rayons du jour les dissiperont.

Sache écouter leur chant et te taire.

FIODOR TIOUTTCHEV

ZOOM SUR...

Roberto Bolaño

Romancier et poète chilien de la deuxième moitié du XXe, auteur du célèbre roman *2666*, Roberto Bolaño élargit l'horizon de la poésie au delà du simple poème. Pour lui, la poésie imprègne l'existence toute entière et devient une façon de vivre qui peut s'incarner dans la vie de personnages solaires comme Ulises Lima dans *Les Détectives sauvages*, inspiré par son ami et poète mexicain Mario Santiago. La description de cette façon d'être au monde colore l'œuvre de Roberto Bolaño d'une teinte poétique accentuée par la profondeur de la construction des récits et leur forme labyrinthique, voire fractale.

De cette fusion entre la vie et la révolution poétique naît au Mexique le mouvement infra-réaliste dont Bolaño est un des fondateurs (1975), en opposition avec la tradition littéraire et académique incarnée par Octavio Paz, poète national et futur prix Nobel de littérature :

*Voici les poètes du Mexique et d'Argentine, du Pérou et de Colombie, du Brésil
Et de Bolivie*

*Accrochés à leurs parcelles de pouvoir,
Sur le pied de guerre (en permanence), décidés à défendre
Leur châteaux contre l'assaut du Néant
Ou des jeunes, Disposés à pactiser, à ignorer,
À exercer la violence (verbale), à faire disparaître
Des anthologies les éléments subversifs :
Quelques vieux coucous.*

(...)

*Dans n'importe quelle université, à n'importe quel comptoir
Voilà comment nous sommes, vaniteux et lamentables,
Comme l'Amérique latine, strictement hiérarchiques, tous
En rang, tous avec nos oeuvres complètes
Et un cours d'anglais ou de français,
Faisant la queue aux portes
De l'Inconnu :
Un Prix ou un coup de pied
Dans nos culs de ciment*

La poésie latino-américaine, traduction Jean-Marie Saint-Lu et Robert Amutio

Le mouvement infra-réaliste est une invitation à une poétique de l'action, sans condition sociale ou intellectuelle préalable :

Nos parents les plus proches :

les francs-tireurs, les cavaliers solitaires ravageant les cafés des chinois d'Amérique latine, les démembrés dans les supermarchés, dans leurs terribles tiraillements individu-collectivité ; l'impuissance de l'action et la recherche (à des niveaux individuels ou embourbés dans des contradictions esthétiques) de l'action poétique.

Notre éthique est la Révolution, notre esthétique la Vie : une-seule-chose

Manifeste du mouvement infra-réaliste, traduction Sol Gil et Antonio Werli

L'essence poétique infra-réaliste possède une composante dynamique primordiale, dessinant dans les *Détectives Sauvages* une trajectoire reconstruite à posteriori par la combinaison de multiples témoignages :

Le véritable poète est celui qui se laisse toujours aller. Jamais trop longtemps dans un même lieu, comme les guérilleros, comme les ovnis, comme les yeux blancs des prisonniers condamnés à perpétuité.

Roberto Bolaño a écrit de nombreux poèmes publiés en revues ou en recueils, dont certains utilisent une mise en page qui préfigure la *transprose* (forme hybride entre prose et vers, où le retour à la ligne est remplacé par l'ajout d'espace, cf Lpb 60 Zoom sur Abdellatif Laâbi). Ces textes concentrent en eux ce que seront les romans fleuves qui suivront : une façon poétique d'appréhender sa propre existence.

*Plus personne ne t'envoie de lettres Sous le phare
dans le soir qui tombe Les lèvres gercées par le vent
Vers l'Est ont fait la révolution Un chat
dort dans tes bras
Parfois tu es immensément heureux*

*Maintenant tu te promènes en solitaire sur les quais de Barcelone
Tu fumes une cigarette brune et durant
un moment tu te dis que ça serait bien qu'il pleuve.
Les dieux ne t'accordent pas d'argent
mais ils t'accordent des caprices étranges
Lève les yeux :
Il pleut.*

Poèmes traduits Jean-Marie Saint-Lu et Robert Amutio
Extraits des Oeuvres complètes I, Éditions de l'Olivier.

AIR

NOTES DE...

Note de

Jean-Michel Maubert

FORME ET MIMÉSIS. LE DANGER D'UNE RESTAURATION [partie 2]

On peut tenter de penser « le cas Benn » dans la perspective explicitée dans la partie 1 de cet article ^[1] (d'ailleurs, au début de sa thématization du rapport dialectique beau/laid, Adorno cite Benn ^[2]). Les poèmes et proses expressionnistes des débuts (voir in «*Morgue et autres poèmes*», par exemple : «*Petit aster*», «*Belle jeunesse*» ; ou encore la nouvelle «*Cerveaux*» ^[3]), ainsi que la pensée de la Forme et de l'expressivité que Benn a déployée et portée à son extrémité solipsiste (sa façon de miser tout sur la syntaxe), montrent que celui-ci a bien saisi la violence de la Forme, ou la Forme comme violence « cristallisée ». Malheureusement, il succomba à cet éblouissement, à cette âpre compréhension, qui fut la racine même de sa poétique. C'est la lumière aveuglante de cette compréhension qui nourrit son nihilisme – « sa haine de la réalité » ^[4]. La haine, le nihilisme, le désir du rien, peuvent être décryptés ici comme l'envers d'une saisie douloureuse – absolutisée – du rapport sacrificiel à la *mimésis* (au particulier comme tel, au non-identique). Comme le dit Adorno : « [Tout] art contient en soi, nié comme moment, ce dont il se détourne » ^[5]. À partir de cette expérience, Benn va interpréter (au cours de son épisode national-socialiste) l'élément mimétique en termes de puissance : de restauration d'une force brute, païenne ^[6] – il le pensait auparavant sur un mode essentiellement régressif : les marais, « le gène », la vie protoplasmique (ce qui peut renvoyer aussi à sa façon de lire le grouillement des forces en deçà des formes individuées, tel que Nietzsche le conçoit) : « Ô si nous étions nos plus lointains ancêtres. / Un grumeau de glaire dans un marais chaud », « la thalassale régression » ^[7]. Cette thématization de la puissance est, bien sûr, la traduction chez lui de l'élément (de la dimension) vital(e) – et c'est, sans doute, le fondement de sa dérive politique. Or, ce que représentait Benn, ce qu'il y avait de plus authentiquement expressionniste dans sa poésie, était insupportable aux nazis. Comme le dit Adorno, « plus on torturait dans les caves, plus on tenait à tout prix à sauver la façade ^[8] ». L'aspect fondamentalement « non réconcilié » de la poésie de Benn (son côté lancinant et inconsolable ; un exemple parmi d'autres : «*Ici bas pas de consolation*», poème adressé à Else Lasker-Schüler) ne pouvait entrer dans la « logique » (la structure perverse) des bourreaux. Même la poésie tardive de Benn demeure irréconciliée – la violence de la souffrance n'est plus donnée expressivement, comme durant la période expressionniste (où on sent toujours gronder comme la lave l'élément

mimétique), mais se trouve intériorisée ; renoncement, perte, impuissance, mélancolie, nostalgie (la dimension de l'inconsolable), sont des traces négatives, attristées, de ce qui a été vécu et pensé quelque temps sur un mode affirmatif (pour sa honte et son malheur) : « *Marcher à travers tant de formes, / à travers moi et nous et toi, / mais tout pourtant resta subi, / et l'éternelle question : pourquoi ? // C'est une question d'enfant. Tu t'en rendis compte sur le tard, / il n'y a qu'une réponse : supporte / – que ce soit sens, désir, légende – / ce qui fut décidé au loin : tu dois. // Que ce soit rose ou neige ou mer / tout ce qui fleurit s'est fané, / il est seulement deux objets : le vide et le moi stigmatisé.* » ^[9]. On peut (si on est généreux, ce que Benn ne demande pas pour lui-même) y voir une forme d'autocritique – une façon de se purger de la confusion de l'élément mimétique avec la force, avec la puissance. « *Sur la terre sans bonté / à qui seule la puissance réussit / ta fragile floraison / fut semée en silence.* » ^[10]

NOTES

[1] voir La page blanche, n° 62.

[2] Theodor W. Adorno, *Théorie esthétique*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 75.

[3] «*Petit aster*» ; «*Belle jeunesse*», in Gottfried Benn, *Poèmes*, Paris, Gallimard, p. 37/38 ; «*Cerveaux*» : « *Rönne, un jeune médecin qui avait autrefois beaucoup pratiqué la dissection, (L) avait travaillé deux années durant dans un institut d'anatomo-pathologie, cela veut dire qu'environ deux mille cadavres étaient passés entre ses mains sans qu'il ait eu le temps d'en prendre conscience, et il en était sorti curieusement et mystérieusement épuisé.* », cette nouvelle date de 1914, in *Le Ptoléméen et autres textes*, Paris, Gallimard.

[4] « *Le cerveau est une erreur. La bête sent la pierre. / La pierre est. Mais qu'y a-t-il en dehors de la pierre ? / Des mots et des bêlements. / (il tend la main vers son cerveau / et le décroche) / Je crache sur mon centre de pensée* » ; « *l'un de mes bras est toujours dans le feu. / Mon sang est cendre. Quand je passe devant / les poitrines et les ossements je sanglote toujours / ma nostalgie des îles tyrrhéniennes / (L) une terre de nihilisme et de musique* » ; Gottfried Benn, *Poèmes*, Paris, Gallimard, 1988, Viande, p. 62 ; *Ici-bas pas de consolation*, p. 73.

[5] Theodor W. Adorno, *Théorie esthétique*, p. 29.

[6] Gilles Moutot écrit : « Cette pathologie, nous proposons de la nommer une différenciation unilatérale de la mimésis, qui rend le processus de « civilisation » « malade », non de l'oubli d'une origine a-rationnelle, mais de l'oubli par la raison d'une partie d'elle-même : sa dimension mimétique. Dès lors, si toute idée d'une restauration de la seule mimésis, n'est ni pensable ni souhaitable, en revanche l'idée d'une « rationalité mimétique » (qui notamment, dans les termes employés plus tard dans *Dialectique négative*, ferait droit à son « moment qualitatif ») n'est peut-être pas impensable. » (Adorno. *Langage et réification*, p. 92). Voir également, du même auteur, son subtil et profond *Essai sur Adorno*, Paris, Payot, 2010.

[7] Gottfried Benn, *Poèmes*, Paris, Gallimard, 1988, *Chants*, I, p. 52, Régressive, p. 166.

[8] Theodor W. Adorno, *Théorie esthétique*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 79.

[9] Gottfried Benn, *Poèmes*, Paris, Gallimard, 1988, *Seulement deux objets*, p. 382.

[10] Gottfried Benn, *Poèmes*, Paris, Gallimard, 1988, *Anémone*, p.174.

Note de

Matthieu Lorin

Souvenir de lecture

Emmanuel Bove

Il n'arpente les chemins que du bout des pieds. Il cloue ses espoirs sur les portes avec des pointes « têtes d'homme » à qui il donne cent et un prénoms pour peu qu'on lui laisse l'occasion de s'en faire des amis.

Ils peuvent même l'attaquer au visage, s'ils le souhaitent.

L'usure de son regard est telle que ses yeux découvrent la réalité sans aucune zone intermédiaire, comme la roue du vélo frotte l'acier du patin lorsque le caoutchouc a disparu.

Autour de lui, on attaque à l'acide ses émotions faciles, on réduit ses souvenirs à du verre pilé. Lui s'agenouille et ramasse consciencieusement tous les morceaux, pour que personne ne se blesse : Victor Bâton est à tout jamais un obus désamorcé.

L'extrait

Un homme comme, moi qui ne travaille pas, qui ne veut pas travailler, sera toujours détesté. J'étais, dans cette maison d'ouvriers, le fou, qu'au fond, tous auraient voulu être. J'étais celui qui se privait de viande, de cinéma, de laine, pour être libre. J'étais celui qui, sans le vouloir, rappelait chaque jour aux gens leur condition misérable. On ne m'a pas pardonné d'être libre et de ne point redouter la misère.

Emmanuel Bove, *Mes amis*

Note de

Clément Gustin

De la pensée et du moment présent à l'ère numérique

La permanence de la distraction est ce qui finit par empêcher toute idée de surgir. L'ennui, la solitude et le silence sont les engrais naturels de la pensée, et nous vivons à une époque où ces choses sont partout traquées comme des sources de mal-être ou de « vide à combler ». Ce à quoi nous avons de moins en moins accès, c'est comme l'écrivait George Steiner, « cette moisson du moi et ce rejet du monde extérieur, cette "irruption sur une mer de silence", (...) nécessaire à la pensée et l'imagination de premier ordre ». C'est la saturation des nouveautés et des informations qui étouffe en nous l'écosystème de nos pensées – la faculté de mettre à jour de nouveaux schèmes d'idéations, les capacités d'attention et de concentration qu'implique une telle tâche. Dans notre quotidien, c'est peut-être l'aspect le plus effrayant des technologies de communication : la réalisation que, si nous pouvons tout savoir, cette quantité illimitée d'informations ne nous apporte en vérité quasiment rien. Qu'au contraire même elle nous dépouille d'un sentiment d'unité intérieure, d'une sensibilité plus attentive au monde, car elle prend possession d'une part non négligeable de notre espace mental intime, et y déverse ses torrents de bruit.

Nous ne savons donc plus vraiment réfléchir, tout simplement car nous sommes devenus trop impatients pour nous résigner à cet exercice, qui ressemble peu ou prou pour nous à une véritable ascèse : une ascèse neuronale. Penser est une activité lente, et la satisfaction qu'elle engendre ne se goûte qu'assez tardivement, en comparaison des pics de dopamine diffusés par nos technologies à n'importe quel moment. Ce qui fait que la pensée « naturelle » ne tient pas la compétition de ce que peut offrir la consultation compulsive d'un smartphone, en termes de plaisir immédiat.

Défenestré. Extrait 1. Scène de Wilma avec sa belle-sœur

– Le seul génocide de l'histoire dont les victimes se portent volontaire et en plus le financent de leurs taxes !

De toutes les créatures adipeuses que Wilma a connues, Astrid est certainement la plus répugnante. Elle fait tourner les Wursten sur la grille du barbecue en buvant sa bière en même temps, son gros derrière oblitérant l'entièreté restante de l'univers compréhensible. Elle sait que la grossophobie est répréhensible et qu'elle ne devrait pas ainsi juger sa belle-sœur sur son poids, mais c'est plus fort qu'elle : Astrid, c'est un gros cul, et rien d'autre que ça. Une grosse bajoue allemande, couleur de saucisse, buveuse de bière, râleuse et théoricienne du complot de surcroît.

À quelques pas de là, une forme écrasée dans une chaise de jardin révèle la présence de Bernhard, le frère plus âgé de Wilma. Il se terre, comme toujours, dans un silence rectangulaire. Derrière lui, un pylône électrique, assis contre un ciel douteux, grésille tout autant que les saucisses sur la grille du barbecue.

– C'est du délire ! objecte Wilma. À ma connaissance, un génocide concerne un groupe ethnique en particulier, alors que là on vaccine tout le monde.

Sa belle-sœur pose sur elle ses yeux de phacochère puis sourit avec douceur, voire condescendance. Elle a sept ans de plus que Wilma et se permet, pour cette raison, de la traiter comme une enfant.

– Ma petite Wilma, dit-elle, tu n'as rien compris. On parle ici du génome humain, qu'on est en train de modifier à jamais avec ces thérapies géniques expérimentales. Car ces modifications seront transmises à nos enfants, puis nos petits-enfants, etc.

Wilma, qui possède un doctorat en chimie moléculaire, se sent profondément blessée dans son orgueil. Comment cette imbécile, qui n'a pas même pas été au gymnasium, peut-elle lui donner des leçons de génétique à elle, la plus éduquée de la famille ?

– Premièrement, dit-elle, énervée, on dit « vaccin » et non « thérapie génique », et ils ne sont pas du tout expérimentaux. Deuxièmement, aucune étude ne prouve que l'ARN messager peut migrer dans l'ADN !

– Faux ! répond, soudain furieuse, Astrid.

Et voilà qu'elle lui balance, comme ça, de mémoire, tout un tas d'études. Wilma ne s'attendait pas à devoir affronter une telle littérature. Elle est prise au dépourvu.

– Il faudrait voir de quels journaux il s'agit.

Astrid en nomme deux ou trois, ce qui étonne Wilma. Et des journaux Elsevier en plus, que Wilma connaît bien.

– Il faudrait fact-checker tout ça, lance-t-elle en dernier retranchement. Ce sont sûrement des interprétations erronées des résultats.

Le ciel, alors bleu-mauve, s'est bouillonné de rose. Aucunement aigrie par la discussion musclée avec sa belle-sœur, Astrid, avec un grand sourire idiot, annonce :

– Je pense bien qu'on va avoir droit à un orage !

– Un orage ? marmonne la créature à moitié endormie sur sa chaise. Il faut vite mettre tout le bazar à l'abri !

Il dépose sa bière puis se lève, essuyant du dos de sa main ses lèvres incertaines affligées d'un tic nerveux. Comme Wilma, il est grand et athlétique, avec les épaules larges. Lui aussi a toujours mal au dos, c'est de famille.

– Fais attention à ton dos, lui dit Astrid, en le voyant se pencher pour saisir la voiturette électrique du petit. C'est trop lourd...

Son front perpétuellement en sueur projette une lueur moite. Pauvre Bernhard, pense Wilma ; la douceur incarnée, pris avec une tarte pareille.

– Atchoum !

Elle a éternué sur ses saucisses en y saupoudrant trop d'épices. Pendant qu'elle essuie son gros nez stupide, elle dit :

– Et combien de morts ça vous prend pour qu'une exécution de masse puisse être enfin qualifiée de « génocide » ? Car on en est déjà à plusieurs centaines de milliers rien qu'en Europe, et probablement plus d'un million sur la planète.

Cette façon de balancer des énormités tout en faisant cuire des saucisses énerve Wilma au plus haut point. Encore une autre remarque du genre et elle fout le camps, c'en est vraiment trop.

– Et quels sont les fondements scientifiques de cette accusation délirante ?

– Ben... simplement les remontées de pharmacovigilance ! Tout ça est public, tu peux aller vérifier par toi-même.

Mais quelle folle ! pense Wilma.

– J'imagine qu'elles se trouvent sur le même site où sont rassemblées les évidences démontrant que la Terre est plate ?

– Tu vois, répond calmement Astrid, c'est pour cette raison qu'on ne peut pas discuter avec les endoctrinés comme toi. Nous, on s'efforce d'appuyer nos propos avec des faits. Vous, vous ne savez répondre qu'avec des insultes.

– Des faits ! Des mensonges oui !

Wilma est maintenant rouge comme une écrevisse. Voyant que la discussion dégénère en dispute, le frère de Wilma, un arrosoir démoralisé à la main, juge bon d'intervenir.

- Allons, allons... dit-il de sa voix raboteuse. Vous avez toutes les deux raisons à votre manière.

Wilma éclate de rire ; un rire hautain, le rire de celle qui est persuadée de son absolue supériorité.

- Comme s'il pouvait y avoir une once de raison dans ce délire conspirationniste !

- Oh, et puis ta gueule, conclut Astrid. Le jour où tu auras des contre-arguments plutôt que des insultes on en rediscutera

peut-être...

Comme si de rien n'était, sous un ciel maintenant cobaltique, sa belle-sœur détestée pique avec assurance les saucisses et les fait rouler avec diligence dans les grandes assiettes déjà peuplées de poivrons farcis et de pommes de terre enveloppées d'aluminium. Au loin, au-delà du Rhin et de son eau baveuse, au-delà des vignes qui poussent sur ses rives mamelonnées, grogne le tonnerre. Wilma se sent stupide, avec ses diplômes supérieurs, sa maîtrise du piano et du ballet. Malgré tous ces accomplissements, toute cette flagrante supériorité intellectuelle, elle n'a pas réussi à faire taire sa *Querdenker* de belle-sœur qui, d'un air idiot, devant elle, beurre avec surabondance une patate fumante.



*A mon ami de Bdx III, OPDT et Mrs. Plumett,
In regards of M.P.*

Au grand déplaisir du jury de CAPES de Philosophie 2016, qui s'insurgeait que le taux de culture philosophique dans les universités soit si pauvre que 80 % des candidats ignore l'Œuvre de Condillac de toute leur scolarité, il est possible d'ignorer Jules Barbey d'Aurevilly ^[1] toute sa vie sans faire d'ulcère et d'être plutôt heureux, voire même bien portant.

Quelques réflexions plutôt intéressantes cependant ne manquent pas d'éveiller au sagace lecteur l'intérêt du à certaines grandes œuvres. En guise de préambule, nous dirons simplement que Monsieur d'Aurevilly place lui-même l'œuvre dont nous allons parler ^[2] sous le signe des grotesques de l'ex-ex-royauté d'Empire emportant ses privilèges (desquels elle s'est longtemps infatuée, il faut bien le dire) outre-Manche, dans le giron ennemi de la perfide Albion. Nous allons parler bien entendu du

Chevalier Destouches

Chap I Trois siècles dans un petit coin

Les sœurs Touffedelys, Sainte et Ursule, reçoivent l'abbé de Percy et le baron Fierdrap dans leur maison de Valognes. La scène s'ouvre sur l'abbé entrant, sous une pluie battante, disant avoir vu un revenant :

le Chevalier Destouches !!

SA SOEUR, alors - dont vous connaîtrez le nom plus tard - surgit à la page 42 :

« [...] cette contemporaine
de mesdemoiselles de Touffedelys ressemblait,
avec son nez recourbé comme un sabre oriental
dans son fourreau grenu de maroquin
rouge,

à la reine de Saba,
interprétée par un Callot chinois, surexcité par l'opium.

[...]

Cette femme avait un grotesque si supérieur
qu'on l'eût remarquée même

en Angleterre,

ce pays des grotesques où le spleen, l'excentricité, la richesse
et le gin travaillent perpétuellement à faire un carnaval de
figures auprès desquelles les masques du carnaval de Venise
ne seraient que du carton vulgairement badigeonné. »

Sur la laideur : « Elle avait réussi à faire passer le visage de
l'abbé pour un visage comme un autre, quoique, certes ! Il ne le

fût pas ! » p. 42, p. 43 « Hylas de Fierdrap, était assis, les jambes
croisées, une main sous sa cuisse comme le grand lord Clive
[...]. C'était un homme d'une taille médiocre, mais vigoureux
et râblé comme un vieux loup, dont il avait le poil, si l'on en
jugeait par la brosse hérissée, courte et fauve de sa perruque. »
Tant il est vrai que les grotesques ont ceci de sublime qu'ils
sont laids, mais alors, terriblement laids ! M. d'Aurevilly Barbey,
nous introduit dans un petit monde tout spécifique qu'il faut
bien relire plusieurs fois avant d'en dégager l'essence divine,
comme un bon tas de fumier qui mûrit au premier orage
d'été.

D'aucun aura remarqué la ponctuation, très présente : le «
(n'est-ce pas, Sainte ?) » de la page 78 particulièrement : «

- Ces femmes étaient dans tout l'éclat de leur fraîcheur de
Normandes et dans toute la romanesque ferveur des senti-
ments de leur jeunesse ; mais dressées au courage par les
événements mortels de chaque jour, [...] ! ,... (La vie du temps,
les trances, le danger pour tout ce qu'elles aimaient avaient
étendu une frémissante couche de bronze autour de leurs
cœurs ...)

Mais voyez plutôt ce qui suit :

« Vous voyez bien Sainte de Touffedelys dans sa bergère, qui
ne traverserait pas aujourd'hui la place des Capucins, à minuit,
pour un empire, sans se sentir de la mort dans les veines... **eh
bien, Sainte de Touffedelys (n'est-ce pas, Sainte?)**. »

Vous n'en avez qu'un spécimen à vrai dire, mais entre ces
incises, le vernaculaire de l'expression normande, bretonne,
chouanne

«

- Halte ! fit M. de Fierdrap, qui avait été uhlan en Allemagne ;
halte ! répéta-t-il, comme s'il avait eu toute sa compagnie de
uhlans sur les talons. J'ai connu en 180... lady Hamilton, et par
les sept coquilles que je porte ! mademoiselle, je vous jure que
c'était une commère à faire comprendre, même à un quacker,
les satanées bêtises que l'amiral Nelson s'est permises pour
elles !

[...]

- Corne de cerf ! fit le baron de Fierdrap surexcité, je vis un jour
cette lady Hamilton en bacchante...

»

Je passe aux plus prudes le « plaisir solitaire de Dieu »... /les
intéressés se référeront à la page 83. /

pour en arriver à l'essentiel ^[3] :

«

- Fierdrap a raison, dit l'abbé toujours taquin. Tu
t'égailles trop, ma sœur. Vieille habitude de chouanne ! Tu
chouannes... jusque dans ta manière de raconter.

- Ta, ta, ta ! fit mademoiselle de Percy, contenez vos
jeunesses. Des Touches ! je vais y arriver; mais, mort Dieu ! [...] !

»

C'est donc bien laid, c'est vieux, c'est usé (comme la royauté)

mais c'en est conscient ! De l'usure du contrat social, : p. 42 , p.78 « brûlant de ce royalisme qui n'existe plus, même dans vous autres hommes, qui avez pourtant si longtemps combattu et souffert pour la royauté », de l'usure des us (O Tempora ! O Mores ! ^[4]) : « Il n'y a qu'au versant d'un siècle, au tournant d'un temps dans un autre, qu'on trouve de ces physionomies qui portent la trace d'une époque finie dans les mœurs d'une époque nouvelle, et forment ainsi des originalités qui ressemblent à cet airain de Corinthe, fait avec des métaux différents. », mais et surtout, l'usure de soi si on a été belle fille et qu'on devient vieille ou si l'on a le malheur de vivre laide :

«
Nous pouvons bien le dire, aujourd'hui que nous voilà vieilles.

Et d'ailleurs, je ne parle pas de moi

Barbe-Pétronille de Percy^[5]

qui n'ai jamais été une femme que sur les fonds de mon baptême,

et qui, hors de là, ne fus toute ma vie qu'un assez brave laideron, dont la laideur n'avait pas plus de sexe que la beauté du chevalier Des Touches n'en avait !

» ^[6]

Cette conscience assez aiguë de ce personnage ambigu, ambivalent qui fait tout le charme du roman ne cesse d'étonner, de surprendre, de ravir, serait à coup sûr portée par les mouvances LGBTQIA++∞ les plus actuelles. Outre le charme et la modernité de la pensée de Jules Barbey, existe une pensée toute vraie, une réflexion cachée à la châtelle de ce roman qui arrive comme la scène V de l'acte I de Roméo et Juliette, le Bal ou La première expédition, car le lecteur taquin, laquai ou philosophe m'objectera comme le baron de Fierdrap :

«

- Mais leurs noms, mademoiselle, leurs noms !

/A quoi je répondrai comme Mme de Percy /

- Leurs noms ! Baron ! /répondit la conteuse /,

ah ! N'allez pas croire que je pense à vous les cacher !

Je suis trop heureuse de les dire.

Il y a eu assez d'anonymes et de pseudonymes comme cela dans cette guerre de sublimes dupes que nous avons faite.

»

Pour reprendre un peu le fil, il y a là (au moins dans notre tête) une idée tout à fait saisissante, de laquelle je ne connais point l'histoire mais écoutez plutôt l'Auteur :

«

Écoutez-les : C'étaient La Varesnerie, La Bochonnière, Cantilly, Beaumont, Saint-Germain, La Chapelle, Campion, Le Planquais, Desfontaines et Vinel-Royal-Aunis, qui n'était que Vinel, en son nom, mais qui s'appelait Royal-Aunis, du nom du régiment dans lequel il avait été officier. Les voilà tous, avec Juste le Breton et M.Jacques !

Comme M. Jacques, dont le nom vrai s'est perdu sous le sobriquet de bataille, ils avaient tous aussi leur nom de guerre, pour cacher leur véritable nom et ne pas faire guillotiner leurs mères ou leurs sœurs, restées à la maison, et trop vieilles ou trop faibles pour faire, comme moi, la guerre avec eux.

En entendant ces noms, qui n'étaient pas tous nobles cependant, prononcés par un sentiment si profond qu'il donnait presque à cette vieille fille, coiffée de son baril de soie jaune et violet, la majesté d'une Muse de l'histoire, l'abbé de Percy et M. de Fierdrap eurent, d'instinct de sang, le même mouvement de gentilshommes. Ils ne pouvaient pas se découvrir, puisqu'ils étaient tête nue, mais ils s'inclinèrent à ces noms d'une troupe héroïque, comme s'ils avaient salué leurs pairs.

»

S'enchaînent plusieurs idées absolument étonnantes : d'abord le nom comme reconnaissance, le nom comme distinction, considération d'être humain. Puis le sentiment de connivence, d'attaches axiologiques qui *lient* les êtres au sens propre^[7] et métaphysique du terme. Enfin, il y a les usages d'emploi de la majuscule qui nous semblent bien particuliers... et on se référera aux citations précédentes en faisant attention aux lettres soulignées, auxquelles sera ajoutée la *Guêpe*, insecte qui apparaîtra toujours en italique, pourvu ou non de sa majuscule, mais désignant entre les lignes, toujours, la *Wasp*, entre modernité et tradition la plus vernaculaire donne à lire

le nom comme perte, le nom comme image déformée, le nom comme rédemption ou comme identité retrouvée.

Le nom comme cache, le nom comme secret

le nom comme véhicule d'une protection sans cesse recherchée^[8].

Cette portée n'ayant pas la prétention de démontrer, mais d'éveiller les sens du lecteur engourdi par les canicules, nous espérons que ce point d'orgue énigmatique forcera quelques uns à entreprendre les expéditions qui doivent sauver le chevalier des touches, et nous espérons notre lecteur satisfait. J'espère que bien nombreux seront ceux qui entreprendront ce parcours, au moins jusqu'à l'anacrouse des pages 105-106 (surtout)-107 (jouissif) et 108, et qu'en bonne *company*, ils se laisseront séduire par les « *ondes sonores qui agitait l'espace [pour] entendre sonner et bourdonner comme un bruit vague de cloches lointaines ! Illusion de nos sens qui nous trompaient à force de se tendre !*

Il n'y avait pas même de cloches en ce temps-là.

^[1] Voyez Wikipédia ou la Préface de :

^[2] Jules BARBEY d'AUREVILLY, *Le Chevalier des Touches*, éd. GF-Flammarion, Chronologie et Préface par Jean-Pierre SEGIN, Paris, 1965.

^[3] p. 90

^[4] La désuétude du *Mos majorum*, ces valeurs anciennes, latines, dont même Suétone et Pline déploraient la perte (le courage inconditionné, le don de soi à la communauté, etc. Même si les livres stoïciens notamment fourmillent d'exemples... pardon, *d'exempla*, il est fort douteux que de tels êtres eussent jamais existé...

^[5] Je vous l'avais bien dit qu'on le saurait plus tard !

^[6] p. 81.

Note de

Tristan Felix

L'Avenir sauvage

L'avenir et sa gueule de revenant dépiautent les barbaques au bord des route. Faut pas traîner comme ça. Il s'excite sur tout ce qui l'engraisse, à pleine goule se prophétise et touille à tours de bras son vortex suicidaire.

L'avenir a de l'avenir, ça, mon vieux ! devant mais surtout derrière lui.
Il laisse ses crottes artificielles fumer la langue pour qu'elle soit très morte.

L'élégance de la réminiscence, l'or noir de la mélancolie, la tragédie des oubliés le plombent.

L'avenir a la brutalité de l'humaine espèce très spéciale,
de l'engeance du sans loi.

Contre son mur il jette les sales têtes qui font des fleurs de sang, ne fraie qu'avec ses cognes, trépigne de s'avalier vivant.'

Alors s'ensauvager contre ce qui dépeuple, faire parler l'os du corps qui craque.

*

NDLR

Les «Troquets Sauvages», organisés depuis plus de douze ans par Tristan Felix à Paris puis à Saint-Denis en banlieue parisienne, sont des lieux de recherche et création poétiques pratiquant lectures courtes, impro, fantaisies pour tous, par tous, et illustrant le thème sauvage du jour (enfance, amour, ville, animal, pouvoir, avenir, etc).

Un mastroquet est un marchand de vin... un troquet par extension est un lieu où on consomme du vin et par extension un bar, un café.

Sauvage, étymologiquement signifie : qui appartient à la forêt, et par extension sauvage désigne ce qui pousse naturellement, sans être cultivé, et, par extension, sauvage désigne les animaux ou les êtres humains qui ne sont pas domestiqués, dressés, éduqués.

Un troquet sauvage sera donc un café où l'on boit du vin, de préférence du vin sauvage, autrement dit de la piquette pas chère, et par extension un endroit qui réunit des gens sauvages, qui se plaisent à vivre seuls et qui, soit par bizarrerie soit par timidité, soit par indépendance ombrageuse, évitent la fréquentation du monde.

Un troquet sauvage est donc un endroit qui réunit ces gens primitifs, solitaires et peu aptes à une vie sociale, mais qui aiment bien picoler et déconner entre congénères... un lieu sauvage, à côté de la vie sociale et civilisée dite normale.

Ceci pour donner un cadre à ce texte et camper son lieu d'origine inspirant l'idée de l'avenir qui nous attend tous, un avenir sauvage...

Un avenir sauvage implique un avenir anarchique, absurde, dépourvu de sens, de croyances, de valeurs, congestionné, bruyant, chaotique et pollué...ce qu'est en train de devenir notre humanité mondialisée dans une ambiance rappelant par certains côtés l'état psychique naturellement psychotique et halluciné du bébé.



tristanfelix.fr/spip.php?article28

QU'EST-CE QUE LA CRYPTO-POÉSIE ?

Historique

Dès la deuxième moitié du XXe siècle en France, des expérimentations liant ordinateurs et poésie voient le jour, notamment sous l'impulsion de l'OuLiPo qui utilise les outils mathématiques comme contrainte d'écriture. Ainsi deux Oulipiens, Paul Braffort et Jacques Roubaud, créent en 1981 l'*Atelier de Littérature Assistée par la Mathématique et les Ordinateurs* et utilisent des programmes de type combinatoires pour générer des poèmes.

Dans les années 2000 et avec l'essor d'internet, l'informatique est utilisé non plus comme programme, mais comme support de la poésie. Ainsi, la revue La Page Blanche choisit dès sa création de se diffuser par cet intermédiaire. L'apparition des réseaux sociaux voient une nouvelle génération d'écrivains s'exprimer en s'appropriant ces outils. Avec l'avènement de la "blockchain" (chaîne de blocs informatiques permettant la certification des transactions), un nouveau support est mis à la disposition des poètes et le terme "Cryptopoetry" émerge pour désigner une diversité de création poétique utilisant un support commun : le NFT (Non Fungible Token). Cette technologie permet la signature numérique, et l'emploi de divers outils digitaux dans l'élaboration du poème: animations, textes, audios, faisant ainsi écho aux propos de Jacques Roubaud : « *Un poème est un objet artistique de langue à quatre dimensions: pour la page (c'est-à-dire pour l'œil), pour l'oreille (ce que nous entendons), pour la voix (ce que nous prononçons) et pour une vision intérieure* ».

Définition

En France, le terme "Cryptopoésie" apparaît dès 2018 comme titre d'un recueil du poète marocain Khalid Makhoul, mais le concept en lui-même n'a pas encore émergé. Au regard de son histoire et de l'utilisation croissante de ce terme dans le milieu littéraire numérique, la "crypto-poésie" peut s'entendre sous trois formes:

- sens contemporain comme de **la poésie utilisant un support numérique particulier, le NFT**. Ce support permet la publication de poésie sous forme de texte,

image, animation, réalité augmentée, intelligence artificielle ou sous toutes ces formes associées et permet de signer numériquement cette création poétique. Des poètes comme les américaines Ana Maria Caballero ou Sasha Stiles contribuent à son essor et sa médiatisation.

- sens technique : **l'ensemble des procédés qui permettent de coder une information poétique, de la diffuser et de la partager**. Le travail expérimental de l'OuLiPo s'inscrit dans ce sens, mais des procédés comme l'alexandrin (support de diffusion de l'information orale facilitant sa mémorisation), l'acrostiche ou la combinatoire utilisée par Jean Meschinot (vers 1490) et Quirinus Kuhlmann (vers 1660) répondent déjà à la définition technique de la crypto-poésie.

- sens philosophique : **la poésie comme logiciel de codage et de diffusion des émotions collectives humaines**. L'élargissement du concept inverse la perception et place l'humain comme support d'une poésie au service d'un inconscient collectif : les bits poétiques, via un code émotionnel et perceptif commun, se transmettent comme une information de support en support, de génération en génération. Ainsi les grands mythes qui traduisent la vision du monde d'une société et se transmettent grâce à une forme poétique qui résonne à chaque génération et répondent à une structure harmonique (travaux de Claude Lévi-Strauss). L'homme devient le support de l'information poétique (extension du sens contemporain, l'humain est comme le disque dur), celle-ci pouvant être réduite en «bits» poétiques - plus petite unité poétique, nano-poésie que le crypto-poète (du grec *kryptos* caché, secret) se fait charge de mettre en lumière.

Dans sa définition actuelle, la crypto-poésie ouvre donc la voie à un large champ de création poétique s'inspirant de techniques et d'expérimentations historiques tout en utilisant tous les supports modernes à sa disposition. Ce courant poétique en phase avec son époque et soumis à ses limites - environnementales notamment - amène une nouvelle génération d'auteurs à s'approprier ces nouveaux codes poétiques comme objet ou moyen de diffusion de leur création.

Pour une poégramie ambitieuse et libératrice

Instagram semble être devenu un nouveau terrain d'expression pour de nouveaux poètes 2.0. Au point que certains d'entre eux confirment leur succès par une publication dans une maison d'édition. Ce fut le cas notamment de *amours_solitaires*, alias Morgane Ortin qui à 27 ans vit ses posts devenir un livre épistolaire paru en 2018 chez Albin Michel après un an et demi d'activité et 200 000 abonnés. Ce fut le cas également de la star des instapoètes, la canadienne Rupi Kaur d'origine indienne, dont le succès sur le réseau social donna lieu en 2016 à la publication de son livre *Milk and Honey*, vendu à ce jour à plus de trois millions d'exemplaires et traduit dans 40 langues. Son editrice, Kirsty Melville, revendiquait alors « *une poésie connectée en phase avec l'époque* », soit une forme courte et des messages abrégés accompagnés de dessins épurés, et une autrice qui incarne la jeunesse d'aujourd'hui comme les minorités ethniques de par ses origines sikh et pendjabi. Un succès éditorial qui est loin d'être isolé car la poésie est devenue aux Etats-Unis le secteur de l'édition qui y connaît la plus forte croissance où près de la moitié des recueils de poésie vendus viennent de ces nouveaux cyber-auteurs qui y font grimper le lectorat de poésie à 28 millions d'Américains. Soit, selon une étude conduite par le *National Endowment*, le chiffre le plus élevé de ces vingt dernières années. Ce que confirme l'étude américaine publiée en 2018 par le site Quartz selon laquelle la lecture de la poésie par les jeunes aurait augmenté de 5% entre 2012 et 2017 grâce à la plateforme créée en 2010.

Etonnant ? On pourrait en effet s'interroger sur ce qui lie ainsi l'écriture poétique au réseau social américain conçu pourtant pour le partage de photos et dont le nom est fait de la contraction d'*Instant Photography* et de *Telegram*, indiquant par là sa vocation à communiquer avec des sortes de polaroids numériques.

Pourtant, l'image semble bien être au cœur de l'écriture poétique, et ce dès l'Antiquité, période à laquelle le poète Horace écrivait dans son Art poétique vers 65 av. J.-C le vers *Ut Pictura Poesis*, soit : « la poésie est comme une peinture ». Il entendait ainsi faire de la poésie un art imageant capable, comme la peinture donc, de faire naître des images dans l'esprit du lecteur. Une formule dont le sens sera retourné à la Renaissance par des peintres désireux de donner à leur discipline le prestige de l'art poétique, scellant pour longtemps l'image et le texte dans le domaine des arts plastiques.

Quant à la poésie, nombreux furent les auteurs qui tentèrent de fusionner ces deux acceptions de la formule horacienne en produisant un texte à la fois imageant et imagé. C'est ainsi que dès 325 avant notre ère, le poète Simmius de Rhodes disposait déjà les vers de son poème consacré à l'Amour spirituel en deux paragraphes disposés en miroir, de façon à ce que, mis horizontalement, l'ensemble forme deux ailes. Une poésie dite concrète à laquelle s'essaiera également François Rabe-

lais qui forma en 1564 une bouteille pour sa *dive bouteille*, un siècle avant que l'Allemand Johann Steinmann ne donne à son poème *La corne de la béatitude* la forme ad hoc.

Cette pratique sera plus tard bien sûr reprise et magnifiée dans les calligrammes d'Apollinaire au XXe siècle, comme dans son texte « Il pleut » où les mots sont autant de gouttes de pluie qui tombent du haut de la feuille. Plus que jamais, le mot devient ainsi un motif avec lequel joue le poète, comme dans « Du coton dans les oreilles » où l'auteur varie la disposition et la taille des lettres pour leur donner musicalité et puissance sonore en même temps qu'il retourne le sens d'écriture des vers pour mieux évoquer un monde sens dessus dessous où la logique et la raison ont comme perdu la tête.

Un jeu plastico-sémique que l'on retrouve dans le texte « *Ordnung-unordnung* » écrit cette fois en 1968 par Timm Ulrichs qui y recopie vingt-deux fois le mot *ordnung* et déplace à la 17e occurrence les lettres « un » de la queue à la tête du mot. Il insinue ainsi que de l'ordre naît le désordre, celui d'une jeunesse qui veut renverser l'autorité et la rigidité de l'ancien monde. A moins que l'on puisse comprendre ce texte comme l'idée qu'à trop vouloir ordonner la société, on n'aboutit qu'à l'effet inverse. Un renversement qui n'est présenté cependant que comme éphémère, la velléité ordonnatrice de l'homme socialisé reprenant vite ses droits.

L'écriture poétique paraît donc avoir été souvent une écriture également plastique. De quoi expliquer l'actuelle vogue poétique sur Instagram où le #poésie compte plus de 660 000 publications et le #instapoésie près de 140 000. D'autant plus qu'au-delà du poétique, toute image partagée sur la plateforme se révèle à l'étude hautement textée. Chaque photo mise en ligne y est en effet accompagnée d'un # ou d'un @ qui, associés à un mot-clé ou au compte d'un autre utilisateur, améliorent sa visibilité, et donc sa possibilité de générer likes et commentaires. Sous l'image publiée, on peut alors voir une succession de termes, notions, catégories ou comptes Instagram, tous précédés de ces signes qui sont autant de ponctuations graphiques dans des énumérations dignes d'un Prévert ou d'un Pérec numériques et qui occupent bien souvent une place plus importante sur l'écran que l'image elle-même. Lettre et signe, mot et dessin s'associent donc et se fondent pour servir la vocation messagère et sociale de ces posts. Une transcription du visuel qui, tout en reprenant les éléments et thèmes de l'image et en précisant les destinataires, révèle également la nature hautement stéréotypée et consensuelle de ces images. L'esthétique Instagram s'y révèle en effet extrêmement *écrite* au sens où, au-delà des filtres et du format même de l'image qui sont imposés par la plateforme, les sujets photographiés et leur plasticité convenue révèlent un désir d'efficacité pour des images qui ne sont plus que des illustrations d'hashtags choisis pour leur potentielle viralité.

Pour revenir à la poésie, le recours à l'image ou à l'imagement répond en premier lieu à l'envie de donner au texte davan-

tage de visibilité, et donc de lisibilité, en même temps qu'elle le matérialise et l'ancre dans cet intime collectif propre à Instagram. Clichés et pittoresque – du coucher de soleil au couple sur la plage – s'y accumulent alors, en même temps que des références au quotidien – un carnet posé à côté d'une tasse de café, un lit – et une certaine esthétique du modeste. Il s'agit d'offrir une ambiance et une atmosphère au texte tout en donnant l'impression au *scrolleur* qu'il a accès à l'intimité du poète, mais sans l'exclure du geste poétique par trop de prétention. Nombreux sont ainsi les posts dans lesquels l'instapoète photographie son texte écrit sur une simple feuille de papier, ou a recours à une typographie manuscrite ou imitant les *caractères* des machines à écrire mécaniques dans une revendication assumée du vintage. En privilégiant ainsi une dose toujours mesurée de vieillot et de simplicité pour mieux revendiquer une authenticité et une réelle proximité avec l'instalecteur, ces posts déclinent au poétique cette logique du quotidien et du spontané qui pouvaient former au départ l'ADN du réseau social. Une modestie visuelle par laquelle sont également revendiquées une sincérité et une normalité là où d'autres posts redoublent d'artifices et d'adoration de soi.

C'est donc une poésie de l'intime et du journalier qui y réfute toute prétention pour mieux correspondre aux normes éditoriales du réseau social et toucher le plus d'internautes. Une adaptation qui passe par l'image comme par le fait de privilégier des sujets et des représentations universels autant que consensuels tels que le sentiment amoureux, l'exaltation de la nature ou l'éloge du quotidien. Le style y est également bien souvent la simplicité d'une courte note ou la grandiloquence d'un poème romantique, faisant fi d'années d'expérimentations et de diversification de l'écriture poétique (sociale, politique, graphique, musicale, etc.). Une conformation à une idée commune du poétique qui semble aujourd'hui se réduire au mignon et au sentimental, mais qui n'est également pas sans lien avec l'économie 2.0 du flux, du « j'aime » et du commentaire. Comment en effet donner au regard de l'internaute l'envie de s'arrêter ? Comment se donner le plus de chances de récolter le plus de retours positifs ? Tout simplement en lui donnant ce qu'il attend et ce qu'il veut, soit une poésie convenue qui puisse le faire rêver avec des moyens simples. Ces moyens sont alors des images et thèmes aux stéréotypes rassurants et un manque de prétention stylistique qui permet de contenter une envie de poétique journalière.

Mais dans ces poests – proposons ce néologisme reliant poèmes et posts – l'envie d'accrocher à tout prix le regard distrait du scrolleur compulsif pousse bien souvent l'instapoète à faire déborder l'image sur le texte. L'instalecteur vit alors comme un conflit de loyauté envers des vers qui ont bien du mal à soutenir la concurrence d'illustrations parfois confondantes de kitsch ou des fonds filmés. Une surenchère visuelle qui trahit le désir de faire exister l'écrit dans le monde de l'hyper-image, du like et du viral. Au-delà du caractère convenu et très cliché de ces écrits, ces posts trahissent comme un asservissement du texte par l'image que l'on retrouve dans cette

autre tendance instapoétique qu'est la préférence portée à des textes courts et à des formules chocs. Ces micro poèmes qui peuvent parfois ne consister qu'en quelques mots écrits avec une typographie simple et lisible se révèlent ainsi parfaits pour être lus en quelques secondes et marquer le *e-lecteur* pressé, mais également pour se démarquer dans l'océan de posts que constitue Instagram. Sentiment amoureux et humour y sont alors privilégiés pour mieux attendre et faire sourire, deux émotions particulièrement appréciées par les utilisateurs d'Instagram. Là aussi, le texte est régi par la nécessité du *posteur* de s'assurer la plus grande visibilité et donner envie à l'internaute de s'arrêter sur son post et de le liker. Le poétique y devient alors bien souvent affaire de bon esprit et de sensiblerie pop et bon marché, révélant non plus le désir de transporter ou dé-ranger le e-lecteur, mais plutôt de provoquer en lui un petit sourire de contentement sans pour autant le freiner dans son engloutissement quotidien de publications et la bonne gestion de sa socialité numérique.

Si alors Instagram peut être vu par beaucoup comme un média pour une nouvelle poétique, de quelle poésie parle-t-on ? Peut-on la limiter à un sentimentalisme likable et à un sens de la formule virale ? N'est-elle également qu'une pratique de bien-être associée à la culture healthy d'une société au positivisme presque dictatorial ?

Instagram ne risque-t-il pas aussi d'amener à un devenir selfie de la poésie ? Nombreux sont en effet les insta-auteurs à succès numérique comme Rupi Kaur qui mêlent sur leur page textes et selfies dans lesquels on peut percevoir non sans mal une mise en scène de soi assumée et travaillée. L'instapoésie serait-elle alors à la poésie ce qu'est le selfie à l'autoportrait ? Une adaptation de l'écriture poétique au règne contemporain du partage instantané et de l'extimité comme sa soumission à une culture néolibérale de l'efficacité, de la positivité et de l'auto-branding ?

Plutôt qu'une instapoésie, cela reviendrait donc peut-être à inventer une *poégramie* qui, loin de ne faire que s'adapter aux formats 2.0 du réseau social, s'engagerait dans son détournement et sa réappropriation. Non plus une poésie instagrammée mais bien plutôt un Instagram poétisé pour ouvrir au poétique de nouvelles voies créatives qui ne limiteraient plus la poésie à sa seule likabilité, mais permettraient d'interroger ce nouveau régime d'existence 2.0 qui est désormais le nôtre. Une poésie ambitieuse et soucieuse de son temps pour permettre à ses contemporains, comme elle le fit toujours, de mieux s'en libérer.

FIGURES LIBRES

-B-E-S-T-I-A-I-R-E-B-E-S-T-I-A-I-R-E-B-E-S-T-I-A-I-R-E-B-E-S-T-I-A-I-R-E-B-E-S-T-I-A-I-R-E-

A-ANIMAUX- « *Et c'est la main qui fait la marque distinctive de l'homme : la main qui manipule, la main de malignité.* » La ferme des **ANIMAUX**, George **Orwell**, traduction Philippe Jaworski, Folio Gallimard, 2021.

George Orwell, son autodéfinition : « *anarchiste conservateur* »

B-BÊTE- « *La BÊTE innommable ferme la marche du gracieux troupeau, comme un cyclope bouffe. / Huit quolibets font sa parure, divisent sa folie. La BÊTE rote dévotement dans l'air rustique. / Ses flancs bourrés et tombants sont douloureux, vont se vider de leur grosseur. / De son sabot à ses vaines défenses, elle est enveloppée de félicité. / Ainsi m'apparaît dans la frise de Lascaux, mère fantasmatiquement déguisée, / La sagesse aux yeux pleins de larmes.* » René **Char**, La Paroi et la Prairie, Ed G.L.M, 1952.

C-CHIENS- « *Dans les hôtels qui avaient l'air d'organismes vivants. / Dans les hôtels pareils à l'intérieur d'un CHIEN de laboratoire. / Enfoncés dans la cendre. / Ce type-là, à moitié nu, mettait la même chanson encore et encore.* » extrait du poème Au bord de la falaise, Roberto **Bolano**, Les **CHIENS** romantiques, Christian Bourgeois éditeur, 2012.

« *La poésie ne disparaîtra pas. Son non-pouvoir se fera visible autrement.* » Roberto Bolano, Amuleto, 2008. Charles Bukowski - Cinq Poèmes du Recueil : L'Amour est un Chien de L'Enfer

www.youtube.com/watch?v=pJMn16AdzRE



D-DODO- « *J'allais proposer, dit le DODO d'un ton vexé, une course cocasse ; c'est ce que nous pouvons faire de mieux pour nous sécher. – Qu'est-ce qu'une course cocasse ? demanda Alice ; non qu'elle tînt beaucoup à le savoir, mais le DODO avait fait une pause comme s'il s'attendait à être questionné par quelqu'un, et personne ne semblait disposé à prendre la parole.* » extrait de Alice au pays des merveilles, Chapitre III, La course cocasse, Lewis **CARROLL**, Independently published, illustrations originales de John Tenniel. «

Je suis arrivé vers le cinéma par le théâtre et les arts graphiques. C'est pourquoi les impulsions dans ma création viennent surtout de ces deux domaines. » Jan Švankmajer réalise Alice en 1988

<https://www.youtube.com/watch?v=1XIKeorIMTw> –



E-ELEPHANT- « *John Merrick : I'm not an ELEPHANT ! I'm not an animal ! I am a human being !* » The **ELEPHANT** Man, David **Lynch**, 1980.

« *On croit comprendre les règles quand on devient adulte, alors que tout ce que nous faisons est brimer notre imagination.* » David Lynch. Rabbits, Un Court Métrage de David Lynch, 2002

<https://www.youtube.com/watch?v=drjQfQv2BQ>



F-FLAMANT- « *Des reflets au miroir comme de Fragonard / ne te livreraient pas de leur blanc, de leurs roses, / plus que ne t'apprendrait parlant de son amie, / un homme qui de dit : « Elle était douce encor / De sommeil. » Car, dressés dans le vert, / légèrement tournés sur leurs tiges de rose / ensemble fleurissant comme un parterre, / Plus charmeurs que Phryné eux-mêmes se séduisent. »* extrait de Les **FLAMANTS** roses, Reiner Maria **Rilke**, Nouveaux poèmes suivi de Requiem, traduction Lorand Gaspar et Jacques Legrand, Points Seuil, 2008.

G-GRUE- « *La GRUE la plus vieille et qui forme à elle seule l'avant-garde, voyant cela, branle la tête comme une personne raisonnable, conséquemment son bec aussi qu'elle fait claquer, et n'est pas contente (moi, non plus, je ne le serais pas à sa place), tandis que son vieux cou, dégarni de plumes et contemporain de trois générations de grues, se remue en ondulations irritées qui présage l'orage qui s'approche de plus en plus. »* extrait de Les chants de Maldoror, Chant 1, **Lautréamont**, éditions Prairial, 2020.

Breton déclare : « *Pour nous, il n'y eut d'emblée pas de génie qui tînt devant celui de Lautréamont. »*

H-HIPPOCAMPES- « *Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur / Qui porte, confiture exquise aux bons poètes, / Des lichens de soleil et des morves d'azur ; / Qui courais taché de lunules électriques, / Planche folle, escorté des HIPPOCAMPES noirs, »* extrait de Le Bateau ivre, Arthur **Rimbaud**, édition Les petites allées, Rochefort, 2016.

I-INSECTE- « *En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux INSECTE. Il était sur le dos, aussi dur qu'une carapace, et, en relevant un peu la tête, il vit, bombé, brun, cloisonné par arceaux plus rigides, son abdomen sur le haut duquel la couverture, prête à glisser tout à fait, ne tenait plus qu'à peine. »* Incipit de la Métamorphose, Franz **Kafka**, traduction Alexandre Vialatte, illustrée par Raymond Grandjean, éditions Fage, 2015.



« *La littérature : un coup de hache dans la mer gelée qui est en nous. »* Kafka. The royal ballet, The metamorphosis

<https://www.youtube.com/watch?v=9klZai79i48>

J-JAGUAR- « *Enfant JAGUAR / Serpent gueule ouverte qui se dilate / Ta pupille dévore le ciel / Quand se produit l'union du ciel et de la lune / Le serpent s'élève avec l'haleine de son lit de terre jusqu'au vide sans limites / Dans la hauteur il danse / Il s'enivre et renverse une coupe d'ambrosie. »* extrait de Jaguar et autres poèmes, Elsa **Cross**, traduits par Claude Couffon, édition bilingue, Caractères, 2009.

Pour Octavio Paz Elsa Cross est : « *l'une des voix les plus personnelles* » de la littérature latino-américaine

K-K- « *Ce que tu vois émerger de l'eau et qui nous suit, n'est pas une chose, mais bel et bien un K. C'est le monstre que craignent les navigateurs de toutes les mers du monde. C'est un squalé effrayant et mystérieux, plus astucieux que l'homme. Pour des raisons que personne ne connaîtra jamais, il choisit sa victime et une fois qu'il l'a choisie, il la suit pendant des années et des années, toute la vie s'il le faut, jusqu'au moment où il réussit à la dévorer. Et le plus étrange, c'est que personne n'a jamais pu l'apercevoir, si ce n'est la future victime ou quelqu'un de sa famille. »* extrait de le **K**, il colombe, Dino **Buzzati**, traduction Jacqueline Remillet, collection bilingue, Le livre de Poche, 2003.

L-LEZARD- « Mais, déconcertant mes regards, / Un **LÉZARD** qui dormait sur la ligne / Où brillait le nom des Césars. / Seul héritier des sept collines, / Seul habitant des ces débris, / Il remplaçait sous ces ruines / Le grand flot des peuples taris. » extrait de Le **LÉZARD**, Alphonse de Lamartine, Méditations poétiques, Poésie Gallimard, 1981

M-MOUCETTE- « La voix de la mémoire / à O.A. Glebovaïa-Soudeïkina/ Que vois-tu, de tes yeux vagues, sur le mur/ A l'heure où s'éteint le couchant ? / Une **MOUCETTE** sur la nappe bleue des eaux ? Les jardins de Florence ? / L'immense parc de Tsarskoïé Siélo, / Où l'angoisse t'a coupé la route ? / Vois-tu à tes pieds ce captif / Qui s'est donné à la mort blanche ? / Non, je ne vois que le mur, le reflet / Sur lui des feux du ciel qui meurent. » poème extrait de Requiem, Poème sans héros et autres poèmes, Anna **Akhmatova**, 1913, Poésie Gallimard.



Les secrets du métier, Anna Akhmatova

<https://www.youtube.com/watch?v=7KcmNZ7A11g>

N-NAUTILE- « Mais je dois nommer, juste en effleurant / O **NAUTILUS**, ta destinée ailée, / L'équation circulaire où tu navigues / En faisant glisser ton vaisseau nacré, / Ta géométrie spiralaire où se fondent, / horloge de mer, la nacre et la ligne, / et je dois vers les îles, dans le vent, / partir avec toi, dieu de la structure. » extrait de Molusca Gongorina, Le grand océan, Chant général, Pablo **Neruda**, source web : Open Edition, **Neruda**, poète ou malacologue, Sara Contreras et Michel Etienne.

O-ORPHÉE- « **ORPHÉE** / Regardez cette troupe infecte / Aux mille pattes, aux cent yeux : / Rotifères, cirons, insectes / Et microbes plus merveilleux / Que les sept merveilles du monde / Et le palais de Rosemonde ! » Poème Orphée tiré de Le **BESTIAIRE** ou Cortège d'Orphée, Guillaume **Apollinaire**, version dessinée Michel Vincenot, éditions Passage Piétons, 2002.

Le groupe des Six, nommé Les Six, 1916 et 1923 : Auric, Durey, Honegger, Darius Milhaud, Poulenc, et Tailleferre. Influencés par Satie et Cocteau. Poulenc, Le Bestiaire, ou Cortège d'Orphée Gérard Souzay -



https://www.youtube.com/watch?v=UBXWZ6z_Sj8

P-PAPILLON- « Lorsque le sucre élaboré dans les tiges surgit au fond des fleurs, comme des tasses mal lavées, -un grand effort se produit par terre d'où les **PAPILLONS** tout à coup prennent leur vol. / Mais comme chaque chenille eut la tête aveuglée et laissée noire, et le torse amaigri par la véritable explosion d'où les ailes symétriquement flambèrent, / Dès lors le papillon erratique ne se pose plus qu'au hasard de sa course, ou tout comme. Allumette volante, sa flamme n'est pas contagieuse. » extrait du poème Le **PAPILLON**, Le parti prix des choses, Francis **Ponge**, Poésie Gallimard.

Q-QUETZAL- « Parti de son vieux pays maya brisé un oiseau-**QUETZAL** est descendu dans mon jeu : je suis pour lui le toit d'une petite maison en bois rustique ; je suis une épaule de nègre habituée à porter des fardeaux qui pèsent plusieurs siècles de solitude ; je suis le poète qui ne rend pas au cyclone et aux lubies de Castro ; je suis le poète qui n'a pas à rougir du feu libre de ses mots ni des roses et des mimosas de son jardin. » extrait de l'oiseau-**QUETZAL** au temps des poètes, René **Depestre** source web : site Poèmes et Poésie.

R-RAT- « - J'ai appuyé sur le premier levier, dit O'Brien. Vous comprenez la construction de cette

cage. Le masque s'adaptera à votre tête, sans lui laisser aucune échappée. Quand j'appuierai sur cet autre levier, la porte de la cage glissera. Ces brutes affamées s'élanceront comme des balles. Avez-vous déjà vu un **RAT** sauter en l'air ? Ils vous sauteront à la figure et creuseront droit dedans. Parfois ils s'attaquent d'abord aux yeux. Parfois, ils creusent les joues et dévorent la langue. » La cage était plus proche. Elle était fermée à l'intérieur. Winston entendit une succession de cris perçants qui lui parurent provenir d'en haut, au-dessus de sa tête. » extrait de 1984, Troisième partie, Chapitre V, Georges **Orwell**, trad Josée Kamoun, Folio Gallimard.

S-SCORPION- « *MACBETH -O, full of **SCORPIONS** is my mind, dear wife !/ Thou know'st that Banquo, and his fleance, lives.* » Act 3, scene 2, The tragedy of Macbeth, **Shakespeare**.
« *MACBETH – O chère épouse, mon esprit est rempli de **SCORPIONS**. Tu sais que Banquo et son fils Fleance respirent ?* » Acte 3, Scène 2, Macbeth, **Shakespeare**, traduction Guizot.

T-TARENTULE- -« *La mauvaise petite figure de brique pilée, qu'il exhibait sous les flocons, se manifestait plus bouillonnante et plus cuite chaque fois qu'on la regardait.* « - Je suis le parloir des **TARENTULES** ! criait-il de sa voix de promis à la camisole. » extrait de Le Parloir des **TARENTULES**, Léon **Bloy**, Histoires désobligeantes, 1894.



Short église Louise Bourgeois
<https://www.youtube.com/shorts/LP7lFdyGVlw>

V-VIPÈRE- « Dans le cœur de ma dame, une **VIPÈRE** demeure, / Qui, de sa queue, bouche son oreille, / Afin qu'elle puisse entendre ma dolente complainte : / Voilà, sans plus, ce qui la tient toujours en alerte. / Et, dans sa bouche, jamais ne dort, / Le scorpion qui perce mon cœur à mort. » extrait de Le livre du voir dit, Guillaume **de Machaut**, Lettres gothiques, Livre de Poche, 2001.

W-WALT-WHITMAN- « *I think could turn and live with animals ; they are so placid and self-contain'd, I stand and look at them long and long* » « *Je crois que je pourrais vivre avec les animaux, ils sont si placides et si réservés, je reste des heures et des heures à les regarder* » Walt Whitman, Feuilles d'herbe, Poésie Gallimard.



« *Un volubilis à ma fenêtre me plaît plus que toute la métaphysique des livres.* » Walt Whitman. - Pour faire une prairie..., Emily Dickinson lue par Nathalie Boutefeu
<https://www.youtube.com/watch?v=tbXlJdf16SdQ>

U-X-Y-ZOOLOGIE- « ... Là je vis a**U**ssi l'**AU**roch, la Par**U**e, la Darelette, l'**EpigrU**e, la Cartive avec la tête en forme de poire, la Meige, l'**ÉmeU** avec du p**U**s dans les oreilles, la Co**U**rtipliane avec sa démarche d'enn**U**que ; des vampires, des **HypédrU**ches à la **qu**e**U**e noire, des Bo**U**rrasses à trois rangs de poches ventrales, des Cho**U**gnous en masse gélatine**U**se, des Peffils a**U** bec de co**U**tea**U**, le Cart**U**is avec son ode**U**r de chocolat, des Darag**U**es à p**U**mes damasq**U**inées, Po**U**r-piasses à l'an**U**s vert et frémissant, les Baltrés à la pea**U** de moire, les Bab**U**ites avec le**U**rs poches d'ea**U**, les Carcites avec le**U**rs crista**UX** s**U**r la g**U**eule, les Jamettes a**U** dos de scie et à la voi**X** larmoyante, les **P**Urlides chassie**UX** et comme décomposés, avec le**U**r venin à double jet, l'**U**n en ha**U**te**U**r, l'a**U**tre vers le sol ...» extrait de Notes de **ZOOLOGIE**, La nuit rem**U**e, Henri **MichaUX**, Poésie Gallimard.



« *L'amour pour toutes les créatures vivantes est le plus noble attribut de l'homme.* » Charles Darwin. - L'animal mange-serrure, Henri Michaux
<https://www.youtube.com/watch?v=QXHh9ecPwSo>

BÉATRICE NIZZA

SANS DESSUS DESSOUS

«Car je est un autre.»

[...]

«Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.

Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens.»

Lettre du Voyant, à Paul Demeny, 15 mai 1871

Ce Sans Dessus Dessous (sic !) renouera ici avec son expression d'origine et sa première appellation, dans son orthographe correcte et originale, une fois ne sera pas coutume. Cette rubrique sera consacrée au «dérèglement de tous les sens», chanté par Rimbaud dans sa célèbre «Lettre du Voyant». Dérèglement de tous les sens, poétiques ou autres, mais surtout, dérèglement dans tous les sens ! Car la Poésie se glisse, se terre dans tous les interstices, même ceux des paupières à demi-closes. Histoire de nous laisser toutes et tous sens dessous dessous.

À bien y réfléchir, le poète est le seul à chercher les mots là où ils ne se trouvent pas.

A bien y réfléchir, peut-on être poète sans lettres ?

A bien y réfléchir, celui qui est poète dans l'âme n'aura pas forcément l'âme d'un poète.

A bien y réfléchir, si on appelle les aveugles les non-voyants, comment appeler les oui-voyants ?

PATRICK MODOLO

POINT DE CHUTE

Ce pauvre aveugle n'y voyait pas clair. Sans être clairvoyant, il était pourtant médium. Il prévoyait l'avenir, à défaut de voir où se posait son prochain pas. En visite guidée, à Niagara, il en fit un, malheureux, de côté. Et tomba en pleine cataracte.

PATRICK MODOLO

in *S.M.S.* (Short Message Stories).

Le Cactus Inébranlable est une maison d'édition belge francophone «qui pique et qui gratte». Elle érige la brièveté comme «contrainte génératrice de textes à haut potentiel littéraire». Brièveté que l'on retrouve jusqu'aux aphorismes.

Nous présenterons plus particulièrement ici *Contes à rebours*, de Jean-Loup Nollomont, dont nous publions quelques extraits avec l'aimable accord de l'éditeur.

J-L Nollomont, auteur non-voyant, trouve une autre nuance de réponse à l'éternelle question «Peut-on rire de tout ?» ainsi : oui, on peut rire de tout, à condition de commencer par rire de soi.

Autodérision et humour noir innervent donc ces courts textes percutants, dans la veine d'un Desproges malade qui trouvait encore la force de s'ébaudir : «Plus cancéreux que moi, tumeur !»

312

A l'en croire, seul un homme comme lui qui venait de perdre la vue en une fraction de seconde aussi infinitésimale pouvait prétendre avoir pris un jour la vitesse de lumière.

279

Pas de canne blanche, pas de lunettes noires, pas de chien-guide non plus. Visiblement, le type était non non-voyant.

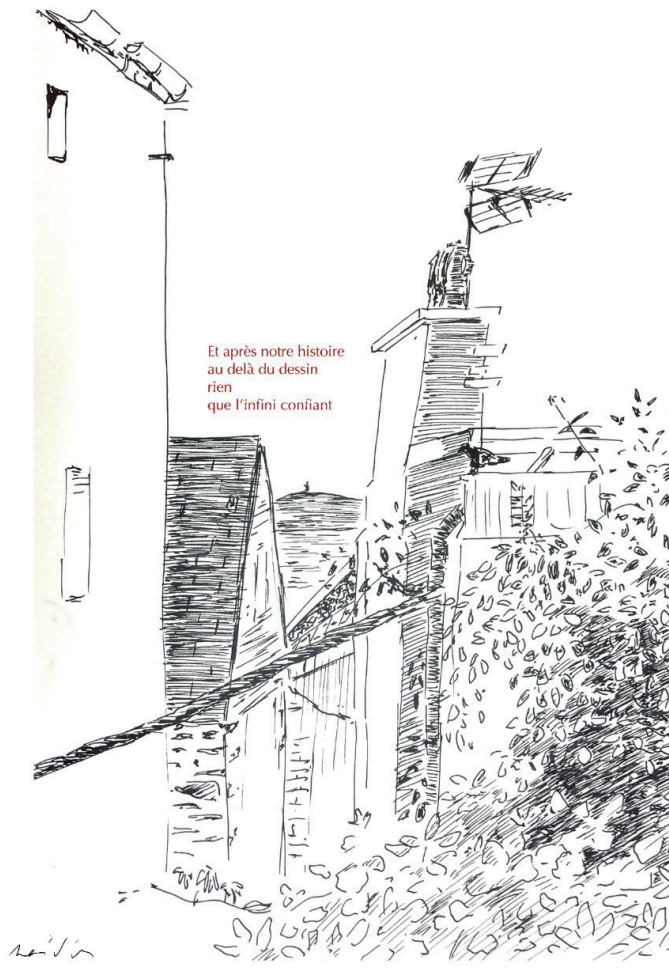
92

Aveugles de père en fils, ils n'étonnèrent personne en se lançant dans la fabrication de brise-vue.

10

Enfermé 24 heures sur 24 au fond d'une salle obscure, l'aveugle devint peu à peu le seul et unique spectateur de sa vie, sans autre film à son programme que de faire son cinéma lui-même.

J.-L. NOLLOMONT



Et après notre histoire
au delà du dessin
rien
que l'infini confiant

LA PAGE BLANCHE

n°64

AVRIL 2024

WEB lapageblanche.com

MAIL contact@lapageblanche.com

DIRECTEUR Matthieu Lorin

RÉALISATION Mickaël Lapouge

RÉDACTION

Jérôme Fortin, Pierre Lamarque, Jean-Michel Maubert, Mickaël Lapouge, Tom Saja, Maheva Hellwig, Victor Ozbolt, Constantin Pricop, Matthieu Lorin, Simon Langevin, Jean-Claude Bouchard (Jcb), Tristan Felix, Bruno Giffard, Patrick Modolo, Air, Sandrine Cerruti, Andrew Nightingale

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Jean-Claude Bouchard, Denis Heudré, Pierre Lamarque, François de Cornière, Andrew Nightingale, Jean-Michel Maubert, Tristan Félix, Matthieu Lorin, Philippe Jaffeux, Pascal Nordmann, Romain Frezzato, Arnaud Vendès, Bruno Giffard, Susy Desrosiers, Audrey Dumont, Angi Melania Cristea, J-J Dorio, Luc Marsal, Air, Jérôme Fortin, Maheva Hellwig, Clément Gustin, Sandrine Cerruti, Patrick Modolo, Pierre Goujon

Dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

La page blanche association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par la page blanche est soumise à autorisation